

2004
POUR UNE JUSTESSE D'ATTITUDE CHRÉTIENNE
L. A. C. - n° 227

« La Foi éclate en mille noms et mille échanges, et la foi vécue fraternellement deviendra l'immense support de l'Espérance humaine. »

Mgr Pedro-Maria CASALDALIGA
Évêque de Sao Félix de Araguaia, Amazonie, Brésil

POUR UNE JUSTESSE D'ATTITUDE CHRÉTIENNE

UNIVERSITÉ D'ÉTÉ 2004

Dans le rapport aux autres

Dans la relation à l'humanité blessée

Dans les combats pour la justice

Sommaire

● Éditorial Christophe ROUCOU	1
● L'appel du bonheur Serge BAQUÉ	5
● À propos de la méthode Hugues ERNOULT	13
● En Tanzanie Yves MARCHÉ	19
● Au Kosovo : justesse de l'attitude chrétienne... Alexis ADAM	25
● L'humanité blessée rencontrée en Tunisie Anne-Marie LENOËL	31
● L'humanité blessée en Argentine Luis DOMINGUEZ	35
● Une leçon chinoise... Jacques LECLERC	39
● En Algérie Jean TOUSSAINT	45
● Poème de P.-M. CASALDALIGA	49
● Vivre en chrétiens aujourd'hui Anne FURST	53
● Point de vue d'un évêque Marc STENGER	63
● Justesse de l'attitude chrétienne... Félix MACHADO	67
● Prière du Carmel de Mazille	72
● Merci de Jacques PURPAN	73
● Conclusions sous forme d'envoi Georges GILSON	75

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 Le Perreux-sur-Marne.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : <http://www.mission-de-france.com>

Directeur gérant	: Jacques Purpan	
Responsable	: Pierre Lethielleux	
Comité de rédaction	: Danièle Courtois, Pierre Chamard-Bois, Michel Grolleaud, Pierre Lethielleux, Bernard Michollet, Yves Petiton, Jean-Marie Ploux, Jacques Purpan, Christophe Roucou	
Relecture	: Michel Grolleaud	Photos : Communauté Mission de France
Secrétaire/Maquettiste	: Florence Mayjonade-Clayette	
Abonnements	: Geneviève Ferronnière	

France et étranger : Abonnement ordinaire 2005 : 30 € – Abonnement de soutien : 38 € – Le numéro : 6,50 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,50 €.

« *La Mission de France, c'est d'abord un séminaire ! Aujourd'hui, la Communauté Mission de France a pris le relais ; elle est en séminaire.* »¹ C'est en ces termes que le Père Gilson ouvrait la première Université d'été de la Communauté Mission de France qui s'est tenue à Francheville (Lyon) du 10 au 13 juillet 2004 et a rassemblé 200 participants de la Communauté Mission de France. Ce numéro de la *Lettre aux Communautés* vous en donne les principales interventions.

Première université d'été qui s'inscrit dans une suite, déjà longue, de "sessions de la recherche commune" organisées depuis des années par la Mission de France et dont la précédente se déroulait à Valpré (Lyon) en juillet 2000². Elle s'inscrit aussi dans la suite de l'assemblée d'Auxerre-Pontigny de 2002 et l'élaboration du "Manifeste pour la mission". Nous y avons échangé et réfléchi autour du premier axe de ce Manifeste : "Travailler à la justesse de l'attitude chrétienne". C'est à Serge BAQUÉ qu'il a été demandé d'introduire pour tous la réflexion théologique, à la suite de la célébration d'ouverture où furent proclamées les Béatitudes.

Notre université d'été se voulait un temps de travail théologique en commun, à 200 ; car notre conviction est que « *cette tâche d'intelligence de la Foi n'est pas réservée à quelques-uns ; elle fait partie de la mission ; elle est la responsabilité de tout missionnaire.* » Mais comment faire de la théologie à autant de personnes ? Nous aimons dire que nous suivons une méthode "inductive". Car « *la théologie que nous essayons d'élaborer part du quotidien, des découvertes et des interrogations de nos contemporains, de nos existences quotidiennes et de nos échanges ; elle va puiser dans la Tradition de l'Église dont nous sommes, et des Écritures bibliques..., comme de la liturgie célébrée et chantée !* » et à partir de là, essaie de proposer une parole pour aujourd'hui. Hugues ERNOULT présente la méthode que nous avons suivie.

1. Les citations de cet éditorial sont extraites du discours d'ouverture du Père Gilson.

2. *Sur les chemins du Fils de l'Homme*, LAC n° 206.

L'essentiel du travail s'est déroulé dans vingt-et-un carrefours tout au long de ces trois jours. Il a abouti à la production d'autant de textes que nous ne pouvons pas reproduire ici mais qui sont à votre disposition³.

Pour nourrir la réflexion des carrefours, outre l'intervention initiale de Serge BAQUÉ, nous avons écouté, le deuxième jour, des témoins vivant à l'étranger. Nous ne pouvons pas, en effet, "Vivre en chrétiens aujourd'hui" en restant dans les limites de notre hexagone, que ce soit pour vivre la foi ou pour la penser. « *Nous faisons ensemble cet acte de Foi : la vérité de Dieu et donc des hommes s'éclairera par la rencontre des uns et des autres pour nous "ajuster" à l'Évangile et construire la maison planétaire de notre humanité aimée tendrement de Dieu.* » Vous pouvez ici lire les témoignages d'Yves MARCHÉ venu de Tanzanie, Alexis ADAM du Kosovo, Anne-Marie LENOËL de Tunisie, Luis DOMINGUEZ d'Argentine, Jacques LECLERC de Chine, Jean TOUSSAINT d'Algérie.

Le matin du troisième jour, les "Transversales" proposaient aux participants, suivant leurs désirs, de lire avec d'autres un texte biblique ou théologique, présenté par l'un de nous. Nous avons reproduit ici un poème de Pedro-Maria CASALDALIGA, lu et travaillé avec notre ami venu d'Argentine.

Nous ne sommes pas les seuls à vivre la mission, nous ne sommes pas les seuls à essayer de proposer une réflexion ou une parole de foi. C'est en Église dans un jeu de dialogue et de confrontations que la théologie s'élabore. C'est la raison pour laquelle nous avons demandé à trois "Écouteurs" d'être là, de participer, d'écouter, de lire les vingt-et-un textes produits et de réagir en toute liberté pour relancer notre marche. Ils nous ont livré leurs réflexions et questions le dernier jour. Il s'agit d'Anne FURST, du Père Marc STENGER et de Félix MACHADO.

L'université d'été comportait trois dimensions essentielles : réflexion théologique, prière et célébrations, convivialité. Ce numéro ne rend compte que de l'une d'en-

3. À demander au SRF (Service Recherche Formation), MDF, BP 101, 94 170 Le Perreux-sur-Marne.

tre elles : la composante de la réflexion théologique qui ne va pas sans celle de la prière et de la liturgie qui rythmaient nos journées. Celle du dimanche matin avait été préparée par les carmélites de Mazille ; figure ici l'oraison finale de cet office. Les célébrations furent aussi le lieu de démarches importantes pour tel ou tel vers le baptême, le diaconat ou l'engagement dans la Communauté Mission de France. La proclamation des Béatitudes ouvrait notre université d'été qui s'est conclue par une célébration d'envoi présidée par le Père Georges GILSON. Dans ses paroles reproduites ici, il appelle les participants, envoyés en mission, à une dynamique de fondation et au souffle prophétique.

Ce numéro, faute de place, ne comporte pas de rubrique "Sources" ; pourtant la soirée passée à écouter des textes de Madeleine Delbrêl, dits et mis en scène par Bruno Durand, fut vécue comme une démarche heureuse de ressourcement.

Après le temps de l'université où nous avons découvert qu'il nous faut sans cesse travailler à notre ajustement à l'Évangile et au monde d'aujourd'hui, la réflexion théologique est à poursuivre. Ce numéro n'est pas un livre-souvenir mais un instrument de travail pour les équipes de la Communauté Mission de France et pour tous ceux et celles qui portent le souci d'une proposition de la foi qui puisse rejoindre nos contemporains, car elle sera ajustée tout autant à eux qu'à l'Évangile du Christ « *venu annoncer la bonne nouvelle de la paix, la paix pour vous qui étiez loin, la paix pour ceux qui étaient proches* » (Éphésiens 2,17).

Christophe Roucou
pour le comité de rédaction

Prochains thèmes :

▪ N° 228

Spiritualité

▪ N° 229

Teilhard de Chardin



L'appel du bonheur

**Psychologue, membre de
l'Équipe de Mission de
Grenoble – banlieue sud.**



par Serge BAQUÉ

prêtre de la Mission de France

Mon père n'est pas croyant, il est même assez anticlérical. Il disait toujours qu'il y a deux choses qu'il n'accepterait jamais dans la famille, c'est qu'il y ait un curé ou un gendarme. Il a échappé au pire ! il n'y a pas de gendarme dans la famille, mais ma décision d'être prêtre a été difficile à digérer. Mais le jour de mon ordination, il m'a dit avec la pudeur des pères : *« Je ne comprends rien à ton choix mais tâche d'être heureux et de ne pas rendre les autres trop malheureux ! »*

Cette phrase ne m'a jamais quittée. Mon père était allé directement à l'essentiel.

Car qu'est-ce qui est à entendre dans l'Évangile ? D'abord le mot heureux. L'Évan-

gile n'est pas un catéchisme ni une morale, mais une bonne nouvelle. Comme dirait notre ami J.-Pierre Fouilleul, la mission, ce n'est pas la légion ! C'est faire retentir ce mot "heureux" qui rejoint l'attente secrète de tout homme. Mais comment ? Nous savons combien il est difficile à entendre et à faire entendre ce mot ! Pourquoi : parce qu'entre nous et le bonheur, il y a beaucoup de malentendus : la violence, la mort, le péché. Cela a été ma toute première révolte et elle dure encore : que pour tant et tant de gens, la vie ne soit pas un cadeau.

« Il est vrai, Seigneur, que certains jours, je vous ai maudit ».

Ceux qui font retentir ce mot "heureux" doivent donc le faire d'une manière crédible, c'est-à-dire en pensée, en parole et en acte. Je dirai que c'est cela la justesse de l'attitude chrétienne : arriver à faire entendre cet "heureux" sur le chemin d'humanité de tout homme.

L'essentiel de mon propos sera donc celui-ci : « *Travailler à la justesse de l'attitude chrétienne, c'est travailler à faire des heureux* ». Comment ? En essayant de vivre une éthique, une esthétique et une mystique.

La dimension éthique : le détournement du Samaritain

Comment dire "heureux" à cette famille sans logement, à cet homme en fin de droit, à ce détenu qui ne voit plus d'autre issue que le suicide ? Comment le leur dire sans en même temps travailler à combattre ou atténuer leur souffrance ? Sinon, notre foi n'est qu'un coup de goupillon sur l'inacceptable ou une mise en accusation stérile de Dieu.

Histoire de l'enfant qui gît à moitié mort. « *Comment je ne fais rien ? Mais je t'ai fait !* » Dieu nous a faits !

Faire retentir cet "heureux", cela suppose d'abord de notre part un engagement : c'est l'exigence éthique de la vie chrétienne. Nous y sommes très sensibles à la Communauté Mission de France : nous n'oublions jamais que dans justesse, il y a justice. Bien sûr, nous ne sommes pas les premiers à nous interroger sur la justesse de l'attitude chrétienne. C'était déjà la préoccupation des légistes qui interrogeaient Jésus. *L'un d'ente eux, un jour, lui demande « Que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? »* Jésus répond : « *Tu aimeras Dieu et ton prochain comme toi-même* ». Mais les légistes ne sont pas satisfaits de cette réponse. Ils veulent

obtenir de Jésus des réponses claires et précises sur ce qu'ils doivent faire (*j'entends d'ici les légistes modernes : cette session de Francheville, ce n'était pas inintéressant, mais cela ne me dit pas concrètement ce que je dois faire !*) » Alors, le légiste pose une nouvelle question à Jésus : « *Dites-nous précisément qui est mon prochain et ce je dois faire pour lui* ». Jésus raconte alors une histoire qui introduit un bouleversement dans cette manière de raisonner. Avec la question « *Qui est mon prochain ?* », les légistes se placent eux-mêmes au centre. Mais dans la parabole, sur la route de Jérusalem à Jéricho, c'est l'autre, le blessé, qui devient le centre ! Et quand l'autre devient le centre, alors, nous ne pouvons plus savoir exactement à l'avance où cela va nous emmener ! Être juste selon la parabole de l'Évangile, c'est se décentrer pour s'ajuster à l'autre dans une aventure pleine d'imprévu. Si nous osons voir les pauvres, les blessés, les étrangers parmi nous, alors qui peut connaître les conséquences que cela entraînera pour lui ? C'est le défi de notre vie et la chance pour ceux qui nous entourent : que nous cessions un peu d'être le centre. À cette condition seulement, l'autre devient ce prochain dont je peux faire un heureux. C'est bon signe lorsque, comme Jésus, avec la parabole du Samaritain, nous commençons par

raconter des histoires pour rendre compte de notre justice. Car il n'y a pas de réponses abstraites, pas de réponses toutes faites à cette question « *Quelle est l'attitude juste ?* », car il n'y a pas de définition toute faite du prochain. Il ne s'agit pas de renoncer à tout idéal mais de mettre cet idéal à l'épreuve de la vie et de l'autre. Oser une réponse unique à une situation unique.

Expérience de l'humanitaire : la geste humanitaire nous rappelle avec force que tout autre est un prochain (fût-il noir et à 6 000 km) mais nous avons parfois tendance à oublier que tout prochain est aussi un autre ! À inscrire sur les 4X4 des ONG humanitaires : « *Veillez à ne pas imposer aux autres un bonheur qui ne leur conviendrait pas* ».

La justesse de l'attitude chrétienne, c'est impossible à codifier à la manière des légistes mais je m'empresse d'ajouter qu'il y a tout de même des points de repères ! Pour dégager ces points de repères, nous avons besoin d'experts en politique, en sociologie, en économie, en droit, en pédagogie, etc. Il nous faut donner toute leur place aux savoirs et aux expériences humaines. Mais nous avons aussi besoin de nous référer à l'Évangile. Car l'Évangile n'est pas neutre ! Il y a des lignes de force : le sermon sur la montagne, le magni-

ficat, le jugement dernier, etc. (Par exemple, si le Samaritain avait profité de l'état du blessé pour lui prendre sa carte de crédit, nous pourrions faire des objections !). Nous avons besoin de cette longue et patiente fréquentation du Christ. Pour nous le Christ n'est pas seulement juste, il est *le* Juste. *C'est là, au fond, que se cherche la justesse de l'attitude chrétienne : dans ce "ménage à trois" et à l'infini où se "frottent" Dieu, "mes frères" et moi !* (Isabelle Chazot). Les vieux couples le savent bien : les seuls qui tiennent ce sont les ménages à trois !

Si nous voulons que notre justice dépasse celle des pharisiens, il nous faut donc travailler mais aussi nous *laisser travailler* par l'Esprit du Christ. L'expression « être en travail », que l'on emploie par exemple pour une femme qui accouche, rend bien compte de ces deux aspects. Et c'est une tâche qui n'est jamais achevée. Nous n'avons jamais fini d'accoucher, dans l'Esprit, de la justice dans le monde.

La dimension esthétique : la belle vie

J'ai essayé d'apprendre à jouer de la guitare. Mes efforts ont fait l'admiration de mon professeur mais ma musique n'a pas fait le bonheur

de mes auditeurs ! Nous connaissons tous de ces vies "admirables" mais qui nous donnent envie de fuir ! Parce que quelque chose sonne faux.

La catégorie de justesse n'appartient pas seulement au champ de l'éthique mais aussi à celui de l'esthétique (en particulier de la musique). Est juste ce qui résonne soudain de l'un à l'autre, se propage comme une onde vibratoire bienfaisante. C'est la dimension *esthétique* de l'attitude chrétienne. C'est une dimension à laquelle je suis de plus en plus sensible. Sans doute parce que j'ai conscience d'y avoir encore pas mal de progrès à faire !

« Un chevalier est venu combattre la terrible araignée dont le venin détruit tout ce qu'il touche. Il va de village en village mais tous ceux qu'il rencontre se détournent avec effroi. Désemparé, il fait halte près d'une source et voilà que dans le reflet de l'eau il voit l'énorme araignée accrochée à son casque. » (rapporté par Christiane Singer *Du bon usage des crises*).

Le message est dur à entendre ! Ce que je combats autour de moi, l'injustice, l'indifférence, le mensonge, tout cela est accroché à mon casque, inoculé dans mes veines. Le monde du dehors reflète mon monde intérieur. La justesse suppose de faire (au moins un peu) coïncider l'extérieur de mon message avec l'intérieur de mon être.

« *Vous êtes manifestement une lettre du Christ remise à nos soins, écrite non avec de l'encre mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre mais sur des tables de chair, sur des cœurs* » (Paul au Corinthiens).

Nous devons devenir nous-mêmes des paroles vivantes, d'espoir, d'amour et de paix. Sinon, paroles et paroles comme dit la chanson...

J'aime le psaume 85 qui chante le règne de Dieu *quand justice et vérité s'embrassent*.

J'ai en tête et dans le cœur l'exemple des chrétiens d'Algérie. Ils ne pouvaient presque plus rien faire. Mais ils sont restés pendant la tourmente. Leur simple présence était déjà un présent, c'est-à-dire un cadeau.

Pour que notre simple présence devienne un présent, il y a là aussi un travail à réaliser. Le chantier qui s'ouvre à nous, ce n'est plus le monde, c'est nous-mêmes. Ce n'est pas forcément plus facile !

Nous sommes prisonniers mais c'est de l'intérieur. Dans quelle prison intérieure sommes-nous encore retenus ?

« *Ceux qui m'ont aidé, c'étaient des gens vrais au plan humain et de la foi* » (Manu).

Mais la justesse c'est aussi pouvoir dire nos fragilités, nos blessures, nos souffrances plutôt que de se masquer derrière je ne sais quelle figure idéale. Pouvoir dire par exemple que « *ça ne va pas* » ou que l'on a peur de la mort (cf. témoignage de Dédé au week-end régional). C'est parce que nous sommes des hommes blessés et pécheurs que nous avons quelque chose à dire. Nous avons quelque chose à dire de l'amour de Dieu à partir de réussites mais aussi de nos échecs, de nos deuils, de nos handicaps. Cela nous ouvre de sacrées perspectives : nous ne risquons pas de manquer de matière !

C'est cette justesse-là, qui marche avec l'humilité, qui touche, qui rayonne et qui fait des heureux.

On dit d'une note qu'elle sonne juste mais on le dit aussi d'une mélodie lorsque des notes entrent en résonance les unes avec les autres d'une manière harmonieuse. L'attitude juste, c'est celle qui entre en résonance avec la vie de ceux qui nous entourent. Cela exige de porter au sein même de nos vies ce qui fait la vie des différents mondes dans lesquels nous sommes propulsés (le monde des chinois, de la recherche, ou des jeunes de banlieue). Ce travail *d'accordage*, c'est un des charismes de la Commu-

nauté Mission de France. Cette plongée peut nous déséquilibrer, elle nous renverse dans ce qui est le plus “autre”. Mais alors nous sommes creusés, ouverts, afin de donner naissance à une nouvelle parole, une parole vraiment ajustée. Cela suppose d’être vraiment là où je suis. Et en échange nous recevons de ceux à qui nous sommes envoyés, une musique qui enrichit notre propre musique. Il n’y a de justesse que dans cette réciprocité du don, cette entrée dans la polyphonie où le violon et le piano, loin de se contredire, inventent un chant nouveau. « *Chantez au Seigneur un chant nouveau!* » (Allusion au groupe de ressourcement à la Villeneuve où des personnes en situation de précarité – des chrétiens et des musulmans – prient ensemble et inventent un chant nouveau.) Oui, chantons au Seigneur un chant nouveau...

La dimension mystique : devenir un imbécile (bien) heureux

« *Je veux bien encore croire en Dieu, mais au bonheur, ça non, je ne peux plus* »... Et si c’était la même chose ?

Travailler à la justesse de l’attitude chrétienne suggère une troisième possibilité de « *faire des heu-*

reux » (et même des bienheureux !). C’est nous-mêmes ! Travailler à la justesse de l’attitude chrétienne, c’est entendre pour soi-même cet « *heureux es-tu si...* » (Je vous renvoie aux Béatitudes et aux 7 heureux de l’Apocalypse). Alors, il y a une question que nous devons nous poser : « *Suis-je heureux ?* » Il ne s’agit pas d’un contentement illimité. Ce bonheur ne rend pas impossible de se sentir malheureux à certains moments. Mais c’est un avant-goût de cette abondance de vie qui nous a été promis par le Christ. « *Si tu savais le don de Dieu...* »

J’ai beaucoup fait pour le monde quand je suspends ma course pour dire simplement “merci”.

Si travailler à la justesse de l’attitude chrétienne ne nous réjouit pas, ce n’est pas bon signe. Peut-être est-ce le signe d’une trop grande tension vers la perfection ? Car il ne faut pas confondre la sainteté avec l’héroïsme ! « *C’est quand je suis faible que je suis fort* » (Saint Paul). Un soignant en soins palliatifs m’a dit un jour : « *le combattant est un con toujours battu!* ». Alors que le saint est un imbécile (au sens étymologique du terme qui signifie “faible”, qui ne compte pas sur ses propres forces), mais c’est un imbécile heureux ! et même bienheureux ! (puisque dans l’Église catholique, pour être saint, il faut passer par la case “bienheu-

reux”). Personne peut-être n’est allé aussi loin sur ce chemin que François d’Assise.

Tout homme est invité à la sainteté. Nous faisons tous la découverte que cette sainteté nous précède dans les personnes que nous rencontrons, croyantes ou non. La sainteté n’exige aucune conversion religieuse mais une conversion au bonheur, pas à n’importe quel bonheur bien sûr, mais au bonheur des béatitudes.

« Je ne suis pas très doué pour le bonheur, mais je confie mon bonheur à l’amour ».

Moi non plus, je ne suis pas très doué pour le bonheur, alors j’essaye de confier mon bonheur à l’amour.

L’amour qui trouve sa propre récompense dans l’amour lui-même, lorsque nous cessons enfin d’être des mercenaires de l’amour *« Aimer, si c’est pour en arriver là ! »* Et Jésus au contraire sur la croix dit *« Tout est accompli »* ; c’est-à-dire tout est parfait.

Quand un homme vit de *cet heureux là*, nous, chrétiens, reconnaissons l’Esprit au travail. C’est pour nous le fruit d’une mise en rapport avec Dieu comme source. Dieu est Le saint qui nous communique sa sainteté ! Dieu est Le bienheureux qui nous fait entrer dans sa joie. C’est la dimension *mystique* de l’attitude chrétienne.

Alliance en nous, jusqu’à la fin de gloire, de l’indignation et de la béatitude divines.

L’unique et le multiple

Il n’y a de sainteté que d’unique (puisqu’il s’agit d’un rapport entre moi, l’autre et Dieu) (cf. Le livre de l’Apocalypse, chapitre 2, 17 *« Au vainqueur je donnerai un caillou blanc, un caillou portant gravé un nom nouveau que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit »*). Mais l’unique ne peut rester seul. *« Si le grain de blé ne tombe en terre, s’il ne meurt, il reste seul... »* C’est ensemble que nous pouvons vivre en justice et en vérité. Personne n’est juste tout seul. Personne n’est saint tout seul. (c’est ce que signifie la communion des saints). Nos équipes, la Communauté Mission de France, c’est là que nous avons à vivre la communion des saints. Et c’est ensemble seulement que nous pouvons faire entendre cet *“heureux”* qu’aucun d’entre nous, seul, ne peut signifier.

“Sauver Dieu”

Si l’Église a encore une raison d’être, c’est parce qu’elle continue à faire retentir ce mot *heureux*, en paroles, en actes et en vérité. La

Communauté Mission de France participe de cette mission ecclésiale. Elle a peut-être une spécificité : cette justesse de l'attitude chrétienne, elle s'efforce de la vivre au cœur de la vie quotidienne des hommes qui ne partagent pas notre foi religieuse et dans les situations de malentendus, de violence et de pauvreté. « *Sur les lignes de fracture* » disait Mgr Claverie, là où faire retentir cet *heureux* paraît le plus insensé ! Si cet heureux ne peut pas retentir auprès des hommes les plus en souffrance (par exemple au Rwanda ou dans les hôpitaux), l'Évangile ne m'intéresse pas !

Nous avons la responsabilité de faire entendre cet *heureux* aux petits mais aussi celle de faire écho à cet *heureux* que les petits nous font entendre. Au Rwanda, ce sont les Rwandais qui m'ont rendu à la foi. « *Dieu, lui, il ne m'a jamais fait de mal ! Je suis un prince, je dors chaque nuit avec Dieu* ». Équivalent de Job sur son tas de fumier, proclamant que son rédempteur est vivant. Cet enfant a sauvé Dieu... (au sens où en parle Etty Hillesum, se convertissant dans les camps de concentration. « *Dieu, je ne te chasserai pas de mon enclos. Je vais t'aider* »). Nous pouvons peut-être aller jusqu'à dire que l'enjeu de la jus-

tesse de l'attitude chrétienne, c'est d'aider Dieu, de sauver Dieu, en soi, en l'autre et peut-être en Dieu lui-même.

Le mystère du dessein de Dieu restera inaccompli jusqu'à ce que tout homme ait entendu ce mot *heureux*. Car comment Dieu pourrait-il être totalement heureux tant qu'un seul homme n'a pas entendu cet *heureux* ? Nous avons donc le pouvoir de rendre Dieu un peu plus heureux !

Travailler à la justesse de l'attitude chrétienne, c'est coopérer heureusement à l'accomplissement du dessein de Dieu, en « *faisant des heureux* », sur la terre comme au ciel, en devenant nous-mêmes des *bienheureux*, c'est-à-dire des saints.

En face de l'homme blessé, comment puis-je me découvrir l'heureux collaborateur de Dieu ?

Comment puis-je faire de ce blessé un heureux ?

Et comment puis-je y rencontrer Dieu lui-même ? Car finalement, sur la route de Jérusalem à Jéricho, comme sur nos routes modernes tout aussi mal fréquentées, c'est Dieu qui gît dans le fossé, dépouillé et brisé. C'est Dieu qui par bonheur m'attend. Par bonheur ! •

À propos de la méthode

**Hugues participe au Service
Recherche Formation.
Marié, médecin en PMI,
il est membre de l'Équipe de
Mission de Bussy-Saint-Georges.**



par Hugues ERNOULT

Voici quelques mots sur la méthode de réflexion et d'échange que nous avons mis en œuvre au cours de cette "université d'été".

Préalables

1. Une tradition Mission de France :

Nous avons reçu de la Mission de France une certaine façon de faire de la théologie et de mener une recherche commune d'intelligence de la foi : partir de ce que les uns et les autres vivent réellement, exigence de confrontation au réel.

Dans cette recherche, deux questions surgissent :

1. Comment ne pas en rester au récit de nos vies et aller jusqu'au risque d'une élaboration théologique ?
2. Comment produire un discours commun qui ne soit ni synthèse gommant la diversité des approches ni juxtaposition de discours "amicalement parallèles" ?

Il fut un temps où, pour répondre à ce défi, la Mission de France possédait des "théologiens" qui travaillaient à partir des expressions des ateliers, des régions et des personnes. De grands débats animaient le corps de la Mission de France et nous vivions la "confrontation" !

2. Les temps changent...

Mais les temps changent ! Notre compétence théologique est dispersée dans le corps et nous n'avons plus de "théologiens" permanents. La faillite des discours idéologiques clos et suffisants nous fait refuser les relectures uniques et définitives. Nous avons perdu la passion des "grands débats en assemblée". Nous ne pouvons plus négliger la nécessité de nous aventurer sur le terrain existentiel et de risquer une parole personnelle.

Enfin, la création de la Communauté Mission de France rend plus manifeste la diversité de formation théologique de base et nous oblige à chercher une méthode qui puisse permettre à tous d'être acteurs dans cette recherche.

Ainsi, de nouvelles façons de travailler à l'intelligence de la foi se sont expérimentées. En voici quelques exemples.

Dans la rencontre des prêtres et diacres de la "jeune génération", dans les rencontres de l'association Galilée, dans le réseau santé, pour ne citer que ces exemples, nous avons pris l'habitude de partir de l'expression personnelle de chacun soit pour les relire ensemble, soit pour partager à partir de l'une ou l'autre de ces expressions.

Des rencontres informelles de recherches comme "Éthéo"¹ se sont risquées à laisser la parole du groupe se développer en liberté, permettant l'émergence d'expressions neuves.

L'expérience des "Cafés théo" à l'assemblée d'Auxerre, en 2002, a prouvé la fécondité d'une réflexion par petits groupes de personnes situées dans des champs communs.

1. Proposition de réflexion théologique en petit groupe, l'été.

Trois moments de notre recherche commune manifestent des étapes de l'évolution de notre méthode de travail :

- Nos “confessions de foi”, en recueil de textes écrits à la première personne, reçues dans leurs différences et leurs diversités, restent un document de référence pour beaucoup d'entre nous. Ce recueil de textes très divers reflète pourtant une profonde unité de cheminement et de langage.

- En 2001-2002. La rédaction du “Manifeste de la Communauté Mission de France” : à partir d'expressions particulières, le Service Recherche Formation de la Mission de France a élaboré un document “cible”, relu et critiqué par les membres et les partenaires de la Mission de France. C'est à partir de ce travail de production et de relectures critiques diverses qu'a été élaborée la version définitive du “Manifeste”.

- Enfin, le choix du thème “Travailler à la justesse de l'attitude chrétienne dans les lieux où nous vivons et face aux défis de notre monde en mutation”, pour notre recherche commune. Choisir comme porte d'entrée une réflexion à la jonction de l'éthique et de la théologie me paraît prendre en compte la dimension existentielle de notre vie, de notre foi.

3. Le défi de Francheville :

Ainsi ont surgi les principes que nous avons retenus pour bâtir cette première session de formation de la Communauté Mission de France.

Mettre le corps en travail théologique.

Il s'agit de se mettre au travail sans négliger les diversités de situations et de formations, dans la lignée de notre propre tradition. Il s'agit de se mettre en travail, de se laisser travailler par les questions comme on dit d'une femme qui donne le jour à son enfant : « *Elle est en travail* ». Il s'agit que tous les participants soient acteurs dans ce travail, que ce travail enfante de quelque chose. Que cette production soit plus une invitation à continuer la réflexion qu'un discours de conclusion. « *Là où nous en sommes, marchons d'un même pas...* » C'est pour manifester cela que nous avons retenu le titre d'“Université d'été”, par similitude à ces temps où les partis politiques se rassemblent pour réfléchir et ouvrir l'avenir.

Élaborer un langage commun. C'est une nécessité de tout groupe qui se constitue. Un discours commun où chacun se reconnaisse est utile, mais cela ne suffit pas. Il faut bien trouver

les mots pour la rencontre, un langage qui puisse permettre de se dire, de s'écouter, pour pouvoir dire nous. Qui puisse évoluer et accueillir d'autres expressions.

Mais établir un langage commun pour pouvoir entrer en dialogue entre nous et avec d'autres sans pour autant produire un discours unique, ne peut se faire que dans l'instant de l'échange qui articule les expressions en "je" et tente une expression en "nous". Mais il faut aussi garder la trace de ces paroles risquées et provisoires pour continuer de cheminer ensemble.

Laisser le temps au temps. Ces échanges exigent un minimum de durée. Le temps de se connaître assez pour oser se dire en profondeur, le temps de passer du récit de ce qu'on vit à la relecture et à l'élaboration théologique. Des diverses expériences citées, nous retenons que c'est la relecture personnelle et collective de ce que nous vivons de façon singulière qui permet l'élaboration de notre foi pour aujourd'hui. Comme l'ont vécu les communautés chrétiennes depuis les Actes des apôtres.

Ces principes reposent sur la conviction qu'une communauté a une compétence théologi-

que : elle expérimente déjà la foi pour aujourd'hui, mais il faut lui donner les moyens d'exprimer cette nouveauté sans s'enliser dans les récits des événements quotidiens et sans répéter les discours théologiques élaborés par celles qui l'ont précédées.

La "Méthode"

Préparation :

Deux documents ont été envoyés pour préparer cette "Université d'été". L'un avait lancé la réflexion et invitait à oser une expression écrite sur le thème de la justesse de l'attitude chrétienne, et l'autre reprenait quelques-unes de ces expressions.

Pas de spécialistes mais des "écoutants" :

Nous avons abandonné le schéma classique : Intervenants, appropriation et réactions en carrefours, remontée et débat. Nous avons invité des "écoutants" extérieurs à la Communauté Mission de France, qui étaient chargés de participer en observateurs privilégiés à nos travaux pour réagir et nous questionner en retour.

Privilégier les échanges en carrefours :

Les carrefours ont été établis avec soins en veillant à la diversité et à l'équilibre des groupes. Dans chaque carrefour, un membre avait été sollicité pour exercer la fonction d'animateur, son rôle était de veiller à ce que la démarche proposée parvienne à son terme et de faire un retour en cours de session afin d'ajuster l'itinéraire général au fur et à mesure. Le temps laissé à chaque carrefour au cours des trois jours était suffisamment long (6 h 30) pour le permettre.

Des itinéraires diversifiés par "filiales" :

Les participants étaient invités à s'inscrire dans l'une de ces trois filiales :

1. Justesse de l'attitude chrétienne et justice : notre solidarité avec les pauvres et les exclus sur l'horizon de la mondialisation.
2. Justesse de l'attitude chrétienne et ajustement à l'humanité blessée dans son corps et dans ses relations.
3. Justesse de l'attitude chrétienne dans le rapport aux autres cultures, religions ou convictions, dans l'espace laïc en France et dans l'espace international.

En début d'après-midi du deuxième jour, tous les participants d'une même filiale écoutent ensemble deux témoins venus de l'étranger.

Des parcours croisés :

Des temps communs. Ces expressions reçues par tous relancent la réflexion des carrefours et créent des nœuds de convergence entre les itinéraires particuliers de chaque groupe. Certains de ces temps ont réuni les carrefours d'une même filiale. Mais ce sont surtout les temps communs à tous qui ont joué ce rôle.

Le premier jour, tous ont entendu l'intervention de Serge Baqué. Le dernier jour, ensemble nous avons reçu ensemble les échos des trois filiales, élaborés à partir des textes produits par les carrefours. La veille, ces 21 textes avaient été affichés et chacun avait pu les lire. Puis, la parole a été donnée aux écoutants, ouvrant au dialogue avec eux.

Enfin, les liturgies et les veillées ont été bien évidemment des temps forts de croisements d'itinéraires et de communion.

Des éléments identiques ont rendu possibles ces croisements. Si les itinéraires de chaque carrefour et les thématiques des trois filiales

étaient bien distincts, ces itinéraires suivaient les mêmes étapes. Au départ, les membres de chaque carrefour étaient invités à réagir à l'intervention de Serge en s'exprimant personnellement sur les échos et les réactions qu'elle faisait naître en chacun.

Puis, les carrefours étaient ensuite invités à travailler à partir d'une même grille :

1. Quels éléments nouveaux dans la société et dans notre culture nous provoquent comme chrétiens ?
2. À quels conversions, à quels déplacements cela nous a-t-il poussé ?
3. Sur quoi nous appuyons-nous ? Quels repères faisons-nous jouer pour adopter une attitude, un positionnement chrétien ?
4. Qu'est-ce qui se révèle de Dieu dans tout cela ?

Échanges entre les animateurs de carrefours. Les rencontres régulières des animateurs de carrefours ont enfin permis de vérifier qu'on

allait bien jusqu'au bout de la démarche. Les animateurs ont ramené dans leurs carrefours les échos des autres.

Des temps de mixages. Les ateliers (coursures, chants, massages, etc.), les "transversales" (lecture ensemble d'un texte biblique ou théologique)² où chacun pouvait s'inscrire librement, ont enfin contribué à tisser des liens entre les recherches des différents carrefours, sans oublier les temps libres et les repas.

Une exigence de production écrite "pour les autres" :

La dernière étape des carrefours était la production collective d'un message à transmettre : Textes courts adressés aux autres. Cela nous a obligé à passer du "je" au "nous", à produire un texte et à ne pas parler pour nous.

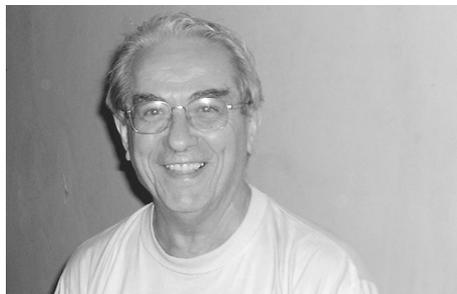
Ces échanges et ces relectures successives ont permis de tenter la création d'un discours théologique polyphonique •

2. Cf. texte de Pedro Maria Casaldaliga, p. 49.

3. Cf. notre Éditorial, p. 1.

En Tanzanie

Prêtre de la Société Auxiliaire des Missions (SAM), fondateur de l'association PELUM de petits paysans en Tanzanie. Il est décédé dans un accident un mois après son témoignage donné à Francheville.



par Yves MARCHÉ

Quels éléments nouveaux me provoquent comme chrétien ?

Mon parcours :

Chaque étape a construit une part de ce que je suis aujourd'hui avec mes repères et ma foi.

- En Tanzanie depuis 25 ans ; contrat initial de deux ans entre la Mission de France et le Diocèse de Dodoma « *pour une collaboration dans le développement rural* » : contrat jamais renouvelé mais... toujours effectif !
- Fondation d'une petite paroisse rurale, période de fraternité avec l'église en Tanzanie et, surtout, huit ans de vie au milieu de paysans pauvres : j'ai côtoyé pénuries, disettes, choléra ; j'ai haï la pauvreté ; j'ai expérimenté mon impuissance et l'ambiguïté de mon "vivre avec".

- Démarrage d'un centre diocésain de formation de paysans.
- Création d'une organisation non confessionnelle de formation agricole (INADES) : de 1989 à 1999, la formation s'est transformée en accompagnement de groupes et réseaux/organisations paysannes ; constitution d'une équipe de "formateurs" Tanzaniens (16) qui continuent le travail, en lien avec neuf autres "INADES" dans neuf pays africains.
- Participation à la formation et l'accompagnement de réseaux de groupes paysans au niveau local, régional et national (MVIWATA) ; tout se fait et s'écrit en swahili.
- Création d'un réseau d'ONG travaillant avec les paysans (PELUM) : 29 ONG en Tanzanie et 170 dans dix pays d'Afrique orientale et australe.

Ce qui me provoque :

Le constat que les paysans sont marginalisés dans les modèles actuels de développement ; ils l'expriment comme suit. Nous ne sommes ni reconnus ni entendus ; nous sommes méprisés et exploités par la société ; nous en arrivons à nous mépriser nous-mêmes. Ne parlons plus de pauvreté mais d'appauvrissement.

Les législations nationales et internationales favorisent les gros producteurs et les multinationales, en particulier les organisations internationales qui dictent les politiques de nos pays : FMI, banque mondiale et OMC.

Or nous prenons conscience et nous devenons fiers de notre culture paysanne et nous voulons la célébrer. L'agriculture familiale (de 2 à 4 ha) est notre mode de vie et notre culture.

Les paysans avec lesquels je travaille expriment ainsi leurs problèmes :

- Nos semences traditionnelles, améliorées, transmises et échangées au cours des générations, sont mises en péril (certaines ont déjà disparu) par les systèmes de brevets sur les "nouvelles" semences, en particulier les OGM ; nous ne voulons pas devenir dépendants d'une agriculture industrielle aux mains de quelques multinationales agro-alimentaires.
- Notre priorité est de nourrir nos communautés rurales et urbaines, avant de produire pour le marché extérieur ; les législations doivent favoriser notre accès aux marchés intérieurs de préférence aux concurrents externes (tout

le problème du dumping et des subventions à l'agriculture dans les pays industrialisés).

- La dette extérieure continue de handicaper nos économies avec de graves conséquences sur la sécurité alimentaire, la santé et l'éducation. La dette publique de la Tanzanie représente encore 27 % des dépenses publiques (elle était de 38 % avant la "remise" (!) de dettes de l'an 2000) ; alors que la santé ne représente que 6 % du budget, l'éducation 3,2 % et l'agriculture 1,5 %. Il faut donc une re-mobilisation internationale pour annuler la dette.
- Les savoirs-faire que nous avons développés au cours des générations ont été méprisés, agressés par tous : colons, missionnaires, chercheurs et techniciens agricoles. Mais nous voulons les valoriser et les améliorer. Ils ne doivent plus nous être aliénés car ils constituent le cœur de notre vie.

Nous prenons conscience que nos problèmes sont les mêmes que ceux d'autres pays d'Afrique, d'Amérique latine, d'Asie ; que d'autres paysans du Nord luttent pour les mêmes causes, eux qui vivent dans des contextes si différents et qui ont sous les yeux un modèle de développement dont nous ne voulons pas.

Nous voulons nous organiser et nouer des alliances avec eux. À cet égard, le Rassemblement de 300 paysans à Johannesburg en 2002 a été pour tous un évènement fondateur.

À quelles conversions, à quels déplacements cela m'a-t-il poussé ?

De la formation à l'accompagnement : conversion dans ma tête, écouter, être attentif à ce qui émerge ; pour cela, se vider, désapprendre ; une dé-maîtrise pour un apprentissage mutuel.

Du technique au socio-politique : le développement rural n'est pas une question de technologie mais un défi social. Ma priorité est passée du transfert de technologie au souci de faciliter l'émergence de groupes et surtout de réseaux paysans qui "se coltinent" les défis mentionnés plus haut. Importance de l'information, la communication, l'échange de paysan à paysan.

Des groupes paysans à un mouvement paysan : les groupements paysans sont indispensables pour des objectifs économiques tels que améliorer la production et augmenter les revenus familiaux, maîtriser l'élevage de chèvres

ou de vaches laitières, mieux assurer la commercialisation, développer les caisses d'épargne et de crédit, créer des banques de céréales, etc. Mais, puisque le principal défi est d'ordre socio-politique, ces groupes sont amenés à créer des liens entre eux, échanger expériences, réussites et échecs, pour apprendre les uns des autres, pour formuler et exprimer leurs situations et leurs défis, pour participer à l'organisation de la société civile. Peu à peu une prise de conscience se forge, une confiance en soi s'affermit.

Je vis ces déplacements d'attitude sur un mode personnel, de plus en plus comme un ajustement intérieur, un chemin spirituel ; fait d'écoute et d'ouverture, de dépouillement et d'enrichissement, un chemin de mort et de vie, un chemin de "kénose".

Déplacement de mon rapport à l'Église : à cause de mon compagnonage historique aux côtés des communautés catholiques du diocèse, j'ai une relation fraternelle avec les prêtres Tanzaniens, même si aucun ne comprend mon travail. Je ne suis même pas sûr que je leur pose question. Une poignée de laïcs, critiques sur le mode de vie des prêtres, séparé et hautain, perçoit dans ma situation une forme nouvelle de ministère. J'ai donc

peu de relations avec l'église-institution et avec les communautés chrétiennes, paroissiales ou autres. J'apprécie cependant mon lien avec un mouvement d'Action Catholique d'adultes ("Chrétiens Professionnels") et avec l'équipe "Justice et Paix" de la Conférence épiscopale ; apprentissage mutuel là aussi : j'apporte les questions des paysans, la recherche et la réflexion de leurs réseaux ; ils m'entr'ouvrent une porte au seuil de l'Église. Sur toutes les provocations, tous les défis, sur toutes les analyses que font les paysans et les associations travaillant avec eux, je trouve le silence de l'Église scandaleux... Sauf une petite voix, une parole isolée de l'équipe Justice et Paix.

Sur quoi je m'appuie ; quels repères pour une attitude et un positionnement chrétien ?

Je ne suis pas sûr d'avoir ou même de rechercher une "attitude et un positionnement chrétien". Ou alors il faudrait s'entendre sur ce qu'on veut dire. Je préfère parler d'aventure chrétienne à faire, toujours en devenir. Mais, oui, j'ai des repères et des appuis :

Sur des valeurs fondamentales. Les paysans Tanzaniens m'ont rappelé que la terre, l'eau, les ressources génétiques végétales et animales, ont été un bien commun à travers les générations ; ils ne doivent donc jamais être transférés à des privés recherchant uniquement le profit. « *Nous avons une responsabilité d'intendants, transmises par les générations passées pour les générations futures.* » Lutter avec les communautés rurales pour leurs droits et leurs responsabilités sur les ressources qui les font vivre. Et ce ne sont pas des slogans ni une idéologie, mais des principes et des valeurs qui fondent mon engagement et ma vie.

Sur une foi fondamentale en l'homme. Faite de confiance en soi à travers un chemin de libération : se libérer de mon savoir, des préjugés, des images, de mon jugement, de ma peur, de moi. Paradoxe encore une fois du dépouillement et de la richesse, de la force dans la faiblesse. Je rejoins les déplacements d'attitude évoqués plus haut. Le "développement" est un mouvement et un dynamisme de l'intérieur vers l'extérieur, qu'il s'agisse du développement d'une personne, physique ou spirituel, ou d'une communauté.

Sur Jésus, Christ, un chemin vers Dieu.

J'essaie de le re-susciter en moi, de re-susciter sa vie dans la mienne, sa liberté dans mon effort de libération, son refus de condamner dans mon accueil de l'autre. Me rendre proche et aimer. Le Christ ne m'apporte pas un "plus", ne m'apporte pas une valeur supplémentaire ; il me rappelle une démarche juste pour devenir vraiment, pleinement humain, comme lui. Et cela est fondamental.

Qu'est-ce qui se révèle de Dieu dans tout cela ?

Un Dieu que souvent je n'ose pas nommer. Parce que tant d'images en faussent la perception, à commencer par le Dieu religieux des Africains, maître-tout-puissant. Ces images font que mes compagnons de travail ne reconnaissent pas Dieu au travail avec eux, discret et libre. « *Dieu n'est pas reconnu parmi les siens* ». Je suis tellement convaincu de travailler "parmi les siens". Avec des chrétiens, pratiquants ou non, des musulmans, des "humanistes". Nous partageons les mêmes valeurs fondamentales, la même foi en l'homme. Nous ne faisons pas référence à

Dieu, encore moins au Christ. L'important, ce n'est pas de le nommer mais de rechercher, ensemble, une "attitude chrétienne juste", comme celles que j'ai mentionnées. Quand quelqu'un se libère, quand il aime, il ressemble à Dieu.

Un Dieu du dedans, du chemin intérieur, en moi et en l'autre, un Dieu de la relation. Un Dieu heureux.

Un Dieu-à-venir, à découvrir.

Et surtout, un Dieu discret et pauvre.

En tentant de répondre aux quatre questions ci-dessus, vous avez vu que la longueur de mes commentaires s'est amenuisée au fur et à mesure où j'avais, devant les défis qui me provoquent jusqu'à dire quelque chose de Dieu, en passant par mes conversions et mes repères. Ce n'est pas dû au manque de temps, ni à l'importance relative des questions, mais cela signifie sans doute qu'il est difficile de parler d'un secret intérieur et d'un amour qui fait vivre. •

Au Kosovo :

Justesse de l'attitude chrétienne et... justice

**Alexis, membre de la
Communauté Mission de France,
est actuellement responsable
d'un projet du Secours
Catholique au Kosovo depuis
trois ans.**



par Alexis ADAM

La notion de justice est un élément primordial du contexte dans lequel j'évolue depuis trois ans. En effet, je travaille à Mitrovica, au Kosovo, depuis 2002. J'y coordonne une mission de développement du Secours Catholique composée de Serbes et d'Albanais et dont l'objectif est de promouvoir le dialogue et la réconciliation entre les communautés déchirées par le conflit qui a eu lieu dans cette Province. C'est donc à partir de ce lieu singulier que je me situerais tout au long de mon propos.

En introduction, je ne peux faire l'économie de trois repères historiques qui constituent autant de bouleversements qui ont affecté l'environnement dans lequel j'évolue :

1. 1989 : la désagrégation des pays socialistes touche de plein fouet le Kosovo, province autonome de Serbie. Le régime de Belgrade glisse du principe socialiste à l'idéologie nationaliste et Milosevic mobilise le peuple serbe dans la lutte contre les ennemis intérieurs lors d'un célèbre discours dans la plaine dite du Kosovo. C'est le temps du repli identitaire, des conflits ethniques.

2. 1999 : les conflits en ex-Yougoslavie prennent fin là où ils avaient commencé : au Kosovo ! L'entrée des troupes de l'OTAN inaugure une nouvelle ère, celle d'une administration étrangère, la MINUK, pour gérer une Province au statut ambigu et dont les communautés vivent repliées sur elles-mêmes, dans la crainte les unes des autres. Pour Mitrovica, c'est le début d'une séparation qui dure toujours, avec très sommairement au Sud une majorité d'Albanais et au Nord une majorité de Serbes. C'est dans ce cadre que l'équipe Caritas a pris pied, avec des membres serbes et albanais travaillant ensemble mais obligés d'évoluer de chaque côté de la ville.

3. Mars 2004 : une flambée de violence sans précédents depuis 99 embrase la Province, et en tout premier lieu Mitrovica : deux jours d'affrontements (une trentaine de morts, des blessés par centaines) viennent remettre en cause la politique de l'ONU et,

pour nous aussi, le travail de réconciliation patiemment tissé depuis 2000.

Si l'on considère la notion de justice dans ce contexte si particulier, deux constats s'imposent :

- Un sentiment d'injustice exacerbé au cœur des deux communautés : Serbes comme Albanais se considèrent comme des victimes et estiment que la force d'interposition étrangère ne les protège pas, servant, bien au contraire, les intérêts des véritables coupables qui vivent à l'abri et en toute impunité de l'un ou l'autre côté de la ville. Ce sentiment provoque frustration et colère. Or, se réconcilier suppose d'avoir pu faire un travail de deuil et d'être en paix avec soi-même, ce qui est impossible sans que justice ait été rendue d'un point de vue légal et que le sentiment de justice domine d'un point de vue moral.

- Or, au Kosovo, la justice n'est pas ou peu rendue. Il existe bien un Tribunal Pénal pour l'ex-Yougoslavie (TPY) mais il essaie d'équilibrer le nombre d'arrestations au sein de chaque communauté, ce qui ne semble pas rendre compte de la réalité et paraît inacceptable. Non seulement la justice légale semble être défaillante, mais moralement, aucune communauté ne semble y trouver son compte. En effet, la justice n'est pas qu'affaire de statistiques, et il s'agit

pour chaque communauté de faire un retour sur soi-même et de pointer ses propres responsabilités dans un conflit qui ne se limite pas qu'aux évènements de l'année 99 mais dure depuis des décennies.

De ces deux constats, il se dégage que pour rendre justice, il faut au préalable faire émerger la vérité. Or, s'il est difficile d'objectiver la vérité, elle est particulièrement fragmentaire dans le contexte des Balkans. La flambée de violence qui a embrasé le Kosovo en mars dernier a eu pour cause la propagation d'une rumeur (la mort de 3 enfants qui auraient été jetés par un Serbe dans une rivière) jamais vérifiée ni justifiée, et, depuis, infirmée. Il est d'ailleurs intéressant de constater que les membres de la "communauté internationale" arrivent souvent avec l'idée qu'ils ont une vision objective de la situation et détiennent la "vérité" sur ce qui a pu se passer, alors qu'ils constituent une partie certes tierce mais bien réelle du conflit et qu'ils contribuent à complexifier la situation.

Dans un tel contexte, comment concilier la nécessité de s'approcher de la vérité (et de quelle vérité?) pour permettre l'expression d'un éventuel pardon et composer avec une mémoire fragmentaire et contrastée. Une réponse à ce dilemme/paradigme se trouve dans l'émergence non pas d'Une vérité, mais d'éléments constitutifs de la vérité, de ceux que

chacun pense détenir. Il ne s'agit pas de recouper un certain nombre de faits avérés, à la manière d'un juge, afin d'approcher la vérité de ce qui s'est vraiment passé, mais, au contraire, de partir d'un événement et de prendre en compte toutes ses interprétations possibles en les faisant se rencontrer. Concrètement, la démarche que nous adoptons tant avec notre équipe qu'avec les populations avec lesquelles celle-ci travaille, est de permettre à une "version des faits", une vérité subjective, de s'exprimer et de se confronter à celle de l'Autre, différent, qui a été ou qui reste "l'ennemi".

Cette nécessité de rechercher la vérité au cœur des discours contradictoires de chacun afin de poser les bases nécessaires à la réconciliation m'amène à me retrouver dans la posture du médiateur, rôle nouveau qui m'oblige à opérer un certain nombre de déplacements et de conversions :

- De loin, on pense souvent le conflit de manière extrêmement simple. Au Kosovo, j'ai longtemps considéré les Serbes comme seuls coupables. Finalement, ma connaissance approfondie des réalités me fait douter et, sans nier la responsabilité des Serbes, me questionne quant aux choix de la communauté albanaise. Finalement, je réalise concrètement que

l'un des dangers qui guette celui qui se pose en médiateur est de se comporter en juge impartial et moralisateur (voilà comme il faut penser pour dépasser le conflit) ou au contraire de se réfugier dans une posture cynique (toutes les vérités se valent). Je ne suis jamais à l'abri de tomber dans l'un de ces pièges !

- Avant de partir, à la question de savoir ce que j'allais faire à Mitrovica, je m'amusais à répondre : « *Réconcilier des Serbes et des Albanais qui n'en ont pas envie !* » J'étais bien loin d'imaginer que derrière la provocation, j'avais énoncé tous les termes pour échouer ! La réconciliation est une démarche qui ne s'impose pas, ou alors elle devient artificielle. Il s'agit d'accompagner un processus que seuls les acteurs du conflit peuvent mener à bout s'ils le souhaitent. Expérience d'humilité où je pense être là pour les autres mais réalise que je ne peux rien sans eux et, finalement, que je ne peux imposer le Bien être et le "Bien pensé" pour lequel je suis venu. Expérience décisive pour le représentant de la communauté internationale que je suis, qui saisit ainsi pourquoi l'Occident est tant de fois rejeté lorsqu'il arrive avec ses "bons sentiments".

- Comme dans n'importe quelle autre structure au Kosovo, j'ai des objectifs à atteindre et des fonds limités pour y répondre. Comme les institutions de

l'ONU, il s'agit chaque année de franchir des pas toujours plus importants dans le processus de réconciliation, quitte à mettre les moyens pour cela. Combien de partenaires locaux ont intégré des minorités dans leur projet car il s'agissait là du seul moyen de trouver un financement. Comme les autres, nous ne pouvons décider à la place des protagonistes du conflit que le temps de la rencontre, et encore moins celui du pardon, soient arrivés. Et même si j'ai la chance d'appartenir à une organisation qui se projette à long terme, je n'échappe pas à la tentation de forcer un peu la main de mes collègues serbes et albanais. Le résultat n'est jamais brillant et je découvre l'importance de l'accompagnement, la beauté de voir l'autre grandir, à son rythme.

- La paix commence avec soi-même. Cette formule, connue et rabâchée, prend pour moi une dimension inédite dans le contexte de Mitrovica. Comment Albanais et Serbes pourraient-ils dialoguer ensemble alors qu'ils n'ont souvent pas fait de travail de mémoire au sein de leur propre communauté ? Comment chacun d'entre eux peut-il être un instrument de dialogue lorsqu'il se sent mal à l'aise face aux autres, d'autant plus face aux Autres ? Surtout, comment puis-je prétendre amener des Serbes et des Albanais à dialoguer lorsque je ne suis pas capable

de faire la paix avec moi-même ? Quand rancœur et amertume me dévorent, quand les raisons qui m'ont poussé à partir ne sont pas toujours claires. Quand je ne suis pas capable de rétablir le dialogue avec un collègue qui m'exaspère, avec un ami avec lequel je rentre en conflit ?

• Cela fait écho au « *Va d'abord te réconcilier avec ton frère* », que j'avais épinglé sur mon mur lorsque j'étais coopérant en Palestine, mais que j'étais bien incapable de mettre en œuvre à la vue d'un Israélien. Au Kosovo, je fais l'expérience de cette exigence salutaire : quitter ses *a priori*, ses crispations idéologiques, ses certitudes... d'avoir raison. Durant mes deux années passées à Ramallah, j'ai souvent reproché à des amis de passage de ne pas vouloir prendre parti : il me semblait qu'il fallait choisir son camp pour ne pas se trouver dans une position par trop hypocrite. De mon point de vue, le peuple palestinien était martyr et cela ne souffrait aucune contestation, le seul autre point de vue possible étant celui de l'autre camp, possible car aveugle, inique et de mauvaise foi. Aujourd'hui, si je devais retourner en Palestine/Israël, je souhaiterais pouvoir rencontrer des Israéliens, comprendre leurs peurs, leurs souffrances, même celles des colons... Me décentrer de mon point de vue pour

saisir celui de l'Autre, sans excuser les crimes, mais pour comprendre la diversité d'une même réalité et creuser les éléments de vérité.

Cette recherche de la vérité me pose question à moi, chrétien, qui croit que "Jésus est le Chemin, la Vérité, la Vie". Le Chemin et la Vérité, j'ai bien du mal à les trouver dans ces sentiers étroits et tortueux où chacune des parties, chacun des individus, tient son interprétation ; la Vie, elle est parfois bien cachée derrière des monceaux de souffrances individuelles et collectives. Alors, quels repères sont possibles ?

Tout d'abord, l'un des plus simples : la prière. Une balise quotidienne pour relire des journées souvent contrastées, où je ne suis pas toujours sûr d'avoir fait les bons choix ou d'avoir été attentif à l'autre.

Puis, la figure du Christ qui dialogue : le Jeune homme riche ; la Samaritaine ; les disciples d'Emmaüs. Un Christ qui ne juge pas, qui pose des questions, qui fait émerger une parole salutaire, libre à chacun de la saisir et de la suivre ou non.

Dans les dialogues qu'il m'est permis d'établir avec des individus de chacune des parties, ou plutôt des communautés, il m'est donné de toucher à la Vérité : celle de mon interlocuteur qui, au-delà des mots, exprime une expérience unique qu'il partage

avec moi. J'essaie de porter une attention, sans jugement, sans *a priori* ni parti pris. Je souhaite ne pas tomber dans la compassion, qui amène à partager les souffrances d'autrui et, dans un élan émotionnel, à se ranger de son côté en condamnant l'autre partie.

Il y a aussi la parabole du Bon Samaritain, parabole que nous étudions avec les collègues, quelle que soit leur religion, et son renversement stupéfiant : « *De qui suis-je le frère ?* » qui me permet de grandir, d'opérer des déplacements. Face à cette question du frère, deux réactions de membres de l'équipe me reviennent :

– celle de N., Serbe, à la suite de plusieurs échanges avec des collègues albanais sur les années 90, période d'apartheid pour la communauté albanaise, reconnaissant qu'elle ne savait pas ce que les Albanais souffraient. Il s'agit bien là du premier pas vers une reconnaissance de la responsabilité de sa propre communauté vis-à-vis de celle de "l'ennemi".

– V., Albanais, qui, après les violences subies par les Serbes en mars dernier, et alors que la maison de son collègue B. avait été incendiée, reconnaissait la responsabilité collective des Albanais.

Ces paroles, ces gestes, comme ceux que l'équipe a su risqué durant les événements de

mars, échangeant coups de téléphones et SMS pour prendre des nouvelles des uns des autres au milieu d'une campagne de stigmatisation de "l'adversaire", sont pour moi des signes prophétiques. Attention, les membres serbes et albanais de notre équipe ne sont pas exceptionnels : ils continuent de récriminer contre la communauté adverse et ne sont pas exemptes de réflexes nationalistes. Mais dans un contexte de violence larvée, dans une ville plus que jamais divisée, face à un avenir incertain, ils prennent le risque de la rencontre de l'Autre, différent, adversaire. Risque physique, bien sûr, puisqu'il s'agit d'abord de sécurité, mais risque moral aussi, puisqu'il s'agit d'avoir une parole qui dérange leur propre communauté, et qui *in fine* les bouscule eux-mêmes dans leurs convictions. C'est par la rencontre de l'Autre et la reconnaissance de ses souffrances qu'émerge la Vérité, et que peut commencer à s'établir une véritable justice. La paix passe par là. En cela, nos animateurs sont prophétiques. Ils ont comme Pierre : lâches, incrédules, violents (verbalement) parfois, mais porteurs d'espoir, pierres d'angle de leur communauté respective et porté par leur foi. Ils sont musulmans, orthodoxes, mais c'est en eux que je reconnais les signes de l'Esprit qui souffle. •

L'humanité blessée rencontrée en Tunisie

Anne-Marie est présente en Tunisie depuis 36 ans. Elle fait partie de l'Équipe de Tunis, auprès des blessés de la vie.



par Anne-Marie LENOËL

Pour ne pas rester dans le vague, je voudrais rapidement camper quelques types de cette humanité blessée :

- dans sa chair ou son esprit,
- dans son cœur,
- dans ce qui serait le minimum nécessaire à la vie,
- dans sa dignité.

Quelques visages dont j'ai croisé le chemin : Basma, une IMC (infirme moteur cérébral)... qui n'a jamais baissé les bras et s'en sort. Lania, insuffisante mentale, qui a pu progresser quand elle s'est sentie reconnue. Sani, un petit garçon que personne n'aime et qui ne comprend pas ! Kader,

un père de famille devant lequel toutes les portes se ferment et qui ne voit qu'une issue !

Ce début peut paraître un peu long mais, pour moi, ces personnes sont présentes et vont permettre d'asseoir notre propos. Les situations qu'elles vivent sont souvent **générées** par les mutations profondes de notre société :

- Il y a quelques années encore, en Tunisie, quand un accouchement se compliquait, l'enfant mourait. Fort heureusement, maintenant, la réanimation néo-natale sauve des vies... mais les techniques, pas toujours tout à fait au point, entraînent des handicapés.

- Je ne vais pas incriminer la mondialisation, mais force a été de constater que, pour que certains "accrochent", un bon nombre est resté sur la touche.

- Le fractionnement, pour ne pas dire l'éclatement de la société a fait advenir des situations d'abandon alors que la grande famille accueillait tout le monde !

Mais en même temps, les autorités tunisiennes et l'ensemble de la société ont pris conscience **des exigences qui s'imposaient à eux**. Le principe établi est que la personne handicapée (et à la

liste des différents handicaps physiques ou mentaux, on a ajouté l'adjectif "social", pour que personne ne soit oublié !), la personne handicapée, donc, est un Tunisien à part entière, c'est-à-dire qu'il a **droit** à tout : logement, nourriture, soins, mais aussi enseignement et formation professionnelle (en créant les structures adaptées au déficit, mais en visant toujours l'intégration).

Bien sûr, tous les cas ne sont pas résolus (on serait dans une société idéale !), c'est pourquoi de très nombreuses ONG se sont mises en place ; c'est à ce niveau que je suis insérée après l'avoir été dans la Santé Publique qui a mis en place un réseau de soins et de prévention privilégiant les plus démunis (ceux que nous appelons l'humanité blessée et qu'en Tunisie on appelait "Zones d'ombre"... "celles où la vie est menacée !").

Il est certain, donc, que je ne suis pas devant cette situation comme un spectateur neutre... J'y suis souvent de l'intérieur et cette situation m'interroge : je travaille avec des femmes et des hommes qui se sentent responsables de leurs **frères** humains – et j'insiste sur ce mot –, ce qui les a amenés à des engagements de vie :

- Amor, coordinateur de projets de développement bénéficiant à des femmes démunies

et chef de famille... a au moins deux mois de retard de ses congés annuels.

- Saber, chef de service dans une banque et en même temps responsable (membre du Bureau) d'un centre agricole pour handicapés, voyant qu'il ne répondait pas aux besoins du centre, a renoncé à son poste à la banque pour se consacrer aux handicapés.

- Salat et son équipe : détachés de l'Éducation nationale près d'un centre de handicapés mentaux, ils perçoivent bien le salaire de l'Éducation nationale... mais ont renoncé au supplément "substantiel" que représentent les leçons particulières !

Le responsable régional de l'Action sociale m'a dit un jour : « *Je me retrouve plus facilement pour travailler avec toi qu'avec bien des musulmans parce que, ce qui nous rapproche, c'est de nous battre pour l'homme !* »

J'ai énormément reçu de ces hommes-là ! Depuis longtemps l'Église en Tunisie a compris que nous ne pouvons être là comme ceux qui apportent l'aide... les solutions... mais que nous avons à cheminer, à nous insérer, à rejoindre l'homme là où il vit, là où sont ses préoccupations.

St Vincent de Paul disait que « *les pauvres sont nos maîtres* » ; terme qui inclut à la fois qu'ils sont en droit d'attendre notre disponibilité, notre "service", mais aussi, et je dirai peut-être surtout, que nous sommes en quelque sorte leurs disciples ; nous avons énormément à apprendre d'eux : et de ceux avec lesquels nous travaillons et de ceux qu'ensemble nous essayons de remettre debout ! On ne peut aborder une relation avec des hommes, des femmes blessés qu'en "habillant son cœur et son esprit" d'une attitude de quête. Je pense à une famille où la mère, décédée jeune, avait laissé quatre myopathes, le père ancien mineur silicosé et insuffisant respiratoire... et une fille, en pleine santé, évoluant seule dans ce groupe. Quand je passais un long moment chez eux... j'étais assise sur un tabouret ; je les regardais et les écoutais et m'imprégnais de cette sérénité qui les habitait tous.

Il en est de même de la rencontre, surtout prolongée, avec les insuffisants mentaux : une richesse intérieure incroyable les habite, qui est profondément mystérieuse, qui les rend sensibles au beau : musique, danse, réalisations de peintures avec une harmonie de couleurs qui leur vient d'où ? On est là en plein mystère ! Ils

sentent les choses en profondeur et sont capables de vous dire : « *Pourquoi tu t'énerves ?* »... alors qu'on ne se sent pas spécialement énervé, tout juste un peu stressé ! Peut-être est-ce parce que, spontanément, ils distinguent "l'essentiel de l'accessoire" ?... rejoignant directement le premier !

Devant le mystère de la souffrance dont est victime l'humanité blessée, devant l'injustice qui l'atteint... j'écoute, j'accueille, je regarde, j'essaie de comprendre et de rejoindre l'autre dans ce qui fait sa vie... et dans la lutte qu'il mène, refusant d'en prendre son parti !

Personnellement, une certitude me fait vivre : **la vie est plus forte que la mort** ; ce qui rejoint le fondement de notre foi : Jésus mort et bien vivant pour toujours !

Comme le recommandait mon nouvel évêque, en concluant trois ans de démarche synodale : pour celui qui, d'une manière ou d'une autre, a à annoncer la Bonne Nouvelle, il n'est qu'une attitude possible : celle de Jésus avec les disciples d'Emmaüs, le soir de Pâques : rejoindre les hommes là où ils sont, être à leur écoute et cheminer avec eux... j'ajouterai quelquefois même là où nous n'aurions pas forcément envie d'aller. Cela

nous invite, concrètement, dans l'espace qui est le nôtre, à des constants déplacements s'il semble que ce soit "là" que nous rejoignons le mieux l'homme blessé, pour lui faire **expérimenter**, par l'amour que nous lui témoignons, qu'il est aimé de Dieu, que Dieu le rejoint au plus profond de sa détresse... mais sans forcément le dire... surtout, souvent, en ayant le bon goût de ne rien dire !

Donc, pour me résumer et tenter d'ajuster à l'humanité blessée la justesse de l'attitude chrétienne, ce qui je crois était mon propos, j'essaie d'accorder mon cœur à celui de l'autre, blessé. Me revient à l'esprit une parole de St Vincent de Paul (c'est la deuxième... mais je crois qu'il a une certaine expérience en la matière !) ; il disait donc : « *J'ai peine de votre peine* »... et heureusement, de temps en temps et à chaque fois que c'est possible : « *Je suis heureuse de votre joie !* » Je crois que le destinataire de ces paroles est touché profondément parce qu'il y trouve la marque de la gratuité... qui nous met sur un pied d'égalité.

Je conclus en un mot sur une note d'espérance : « *Je crois, je suis convaincue que Dieu croit en l'homme* » et qu'à cause de cela, un futur est toujours possible ! •

L'humanité blessée en Argentine

Prêtre et médecin en psychiatrie, argentin de nationalité, il est membre d'un groupe de prêtres proches du monde des pauvres.



par Luis DOMINGUEZ

Durant ces années terribles de dévastation de la vie par le modèle néolibéral qui a transformé l'Argentine en cobaye de laboratoire, avec ses énormes conséquences et séquelles dans la vie sociale, culturelle, personnelle, nous pouvons dire avec exactitude que les blessures sont énormes !

Ce modèle nous a fait voir, nous a fait sentir en quelques années, comment la vie perd sa valeur à chaque minute... lorsque ce qui compte, ce qui prime, ce sont les affaires, l'argent, les manœuvres obscures, les méthodes incontrôlables...

Une immense “boule de neige” a tout emporté, écrasant l'espérance qu'avaient les plus pauvres : celle d'un monde plus juste. Un pays colonisé mille fois, une société qui est une jungle où seuls survivent les plus forts et dont les plus faibles supportent les pires conséquences. Pas d'horizon pour eux jusqu'à présent. Voilà notre réalité quotidienne.

Derrière cette réalité, se cachent des êtres humains concrets de chair et de sang, des larmes, des gens supportant l'énorme poids que représente l'absence d'avenir. Hommes et femmes blessés dans leur dignité tant de fois. Ravagés dans la recherche du sens, parce que les institutions, même religieuses, sont définitivement mortes vis-à-vis de cette situation. Profonde dépression, angoisse, solitude, avec un énorme vide. Nous n'avions jamais vu autant de suicides, y compris chez des enfants. Tout cela nous choque : c'est une société mortifère, et nous nous demandons comment nous nous en sortirons.

Disloqués par le manque de tout : travail, santé, éducation, toit, terre, TOUT !

Des cultures qui avaient survécu à d'énormes catastrophes politiques se retrouvent sérieusement blessées : le chômage a entraîné la destruction des familles, axe de l'univers centré sur le sens communautaire de la vie.

Nous voyons nos jeunes obligés d'anesthésier la douleur que provoque le fait de vivre dans une cage. Des générations entières n'ont pas vu leurs parents au travail. Les drogues sont une réponse aux énormes blessures provoquées par la société. Qu'il s'agisse de “sniffer” de la colle dans la rue ou d'autres drogues plus sophistiquées, je me demande comment nous franchirons le seuil de cette douleur.

Nos institutions psychiatriques sont d'immenses “camps de concentration”. Là les corps nus emprisonnés, super drogués, abandonnés, ne cessent de regarder nos interventions généralement tièdes pour changer des choses.

Pourquoi avons-nous tant de malades enfermés, alors que, dans des lieux privilégiés, certains discutent de la nécessité de les libérer de cet enfermement ? La réponse est simple : dans les

dernières années, le taux d'arriération mentale a augmenté d'une façon impressionnante à cause de la malnutrition.

En tant que professionnel de la santé, je suis sûr que les blessures sont définitives. Chaque corps en garde des marques profondes. Il existe une mémoire pour chaque coup, lésion, maltraitance, torture, imposés à la vie. Aujourd'hui, ces corps crient silencieusement avec la sensation d'un vide définitif.

En tant que compagnons de route d'Amérique Latine, nous partageons « *la nuit obscure de l'injustice* » comme le dit Gustavo Gutierrez. Cette démarche est celle de tout un peuple vers sa libération à travers le désert de l'injustice structurelle et établie qui nous entoure ; ce qui compte surtout c'est de persévérer dans la lutte, même si nous ne pouvons que balbutier des gémissements et des plaintes, alors que dans ce combat, en une singulière nuit obscure, notre image de Dieu se purifie peu à peu.

L'époque que nous sommes en train de vivre en Amérique Latine, riche de question-

nements et de percées, chargée d'impasses et de nouvelles pistes, alourdis de souffrance et d'espérance, se déroule peut-être dans le creuset et d'une manière différente à la suite de Jésus. Différente, car particulière, alimentée par les réalités vécues dans notre région.

Parmi ces réalités, l'immense douleur humaine unie à la misère des pauvres et aux atrocités dont ils sont victimes, et conjointement au brasier de l'amour de Dieu. L'amour de Dieu présent surtout par ceux qui ont donné leur vie par amour pour leurs frères, consumant – et mêlant – des éléments divers de notre être et de notre histoire.

En tant qu'homme de foi, je sais avec certitude que les douleurs et les peines peuvent s'alléger, qu'on peut trouver des forces dans la faiblesse, qu'on peut apprendre à résister, à survivre et finalement à vivre « *grâce à celui qui nous a aimés* » (Rom 8, 32).

Qu'il n'est jamais trop tard pour prendre conscience et reprendre la route, que, comme disent nos mères de la Place de mai, « *l'unique lutte qui se perd est celle qu'on abandonne* ».

D'un continent où nous pensons si souvent à ces thèmes, où les enfants naissent sans savoir jusqu'à quand ils vivront, où les femmes accouchent dans des centres obscurs et clandestins, le continent des "cent ans de solitude",

comme le dit un de nos plus grands poètes, Gabriel Garcia Marquez. Je partage avec vous cette expérience, née au cœur de la solitude, mais aussi l'espérance d'un monde plus juste et plus humain. •

Une leçon chinoise : leçon d'un détour, leçon du dehors

par Jacques LECLERC

prêtre de la Mission de France

**Jacques est ingénieur,
professeur à l'Institut Supérieur
d'Agronomie à Lille. Il vient
de travailler plusieurs années
en Chine.**



Une interrogation forte reçue en Chine concernant la foi chrétienne est la contestation d'un rapport au temps qui se pense avec un avant et un après, une sorte de "projection" en avant de l'aujourd'hui. Cela touche à la vie de foi, à une compréhension de l'incarnation et du salut, à ce que d'aucun appelle "la proposition de la foi chrétienne", expression que mon itinéraire en Chine interroge. Proposer implique un rapport au temps propre à une lignée culturelle, symbolique, philosophique qui est mise en débat par d'autres lignées, comme la chinoise. Bien sûr le vivre chrétien est emporté dans ce débat.

François Jullien (*Du "Temps"*, Grasset 2001) écrit : « *Fallait-il penser le temps alors qu'on sait depuis*

les Grecs que sa division selon les temps de la conjugaison (il n'y a pas de conjugaison en chinois) rend son existence insaisissable ? Et que, surplombant le cours de la vie, il nous porte à ne plus pouvoir imaginer celle-ci que comme une traversée, entre début et fin, et nous tournant d'emblée vers sa fin ? ... nous ne concevons toujours pas ce que veut dire de vivre au présent... »

La Chine m'a aidé à devenir chrétien en m'amenant à approfondir le sens de l'incarnation, Dieu fait homme, dans l'histoire. La pensée chinoise et la façon dont les Chinois vivent dans le temps, ouvrent à une autre perspective que celle d'un avant et d'un après, d'une origine unique et d'une seule fin.

J'ai compris en Chine que l'incarnation est l'entrée de Dieu dans une temporalité qui n'est pas celle de l'histoire en tant qu'histoire orientée du début à une fin, mais qui est une entrée en relation.

La Chine permet de sortir d'une compréhension de la révélation qui la laisse à sens unique, venant d'un seul hier et allant vers un seul demain, rendant difficile l'accueil de cette révélation incarnée dans la temporalité et l'aujourd'hui chinois.

Le dialogue entre le "vivre chrétien" et la vie des hommes engage certes à trouver les mots pour dire la foi chrétienne. Le parler chrétien dans notre société est devenu souvent un charabia ! Que devient le par-

ler chrétien quand on traduit le charabia en chinois ! Ne serait-ce pas une illusion de dire : « *Trouvons les bons mots pour dire la foi* ». Ce qui est en cause, ce n'est pas la traduction de la foi mais la foi elle-même.

Il y a dans la société française, comme dans la société chinoise, des choses qui se vivent et sont "à contre-culture chrétienne". L'Évangile y apparaît à contre-culture, à rebrousse poil. Comment être alors tout à la fois dans cette culture et de l'Évangile ? Est-il possible d'inculturer la foi chrétienne dans une société qui est en train de sortir de la culture chrétienne et ne tient plus par l'Évangile, ou dans une société qui n'est jamais entrée dans la "culture chrétienne", qui n'a jamais tenu par l'Évangile, comme la société chinoise ?

Ici c'est la sortie du christianisme comme civilisation. En Chine c'est la non-pertinence du christianisme comme civilisation. Nous essayons de dire quelque chose qui n'est pas dans la culture de ceux qui écoutent. L'être chrétien n'est pas un "hors - culture", mais il faut réfléchir au rapport qu'il a avec les cultures de ceux qui nous reçoivent, en Chine ou partout ailleurs. Nous, les chrétiens, n'arrivons pas à comprendre que la justesse de l'attitude chrétienne vient du dehors, du lointain, du pauvre, et qu'elle vient à la rencontre de la grâce de foi qui est en nous.

Le titre du livre *Devenir humain – La proposition chrétienne aujourd'hui* est difficile à comprendre quand on l'entend du dehors du christianisme, de Chine par exemple, mais aussi d'une société très sécularisée comme la société française ! On est humain, quoi qu'il arrive. Il faut résister à une séparation humain / inhumain, au dualisme. On ne va pas plus éradiquer l'inhumain pour garder l'humain qu'on ne va supprimer la nuit pour garder le jour ! La leçon chinoise m'éclaire pour comprendre cela !

L'une des particularités en christianisme est d'accueillir l'inhumain. Être accueilli là où l'on a tant de mal à s'accueillir. Accueillir ce qui est inhumain en soi. Il y a en christianisme un accueil fondateur de l'inhumain qui situe le christianisme dans un rapport spécifique avec les cultures. On y accueille le "non-vivre". La foi ne s'exprime pas n'importe où, mais dans un lieu où l'on peut dire sa vulnérabilité.

Cela m'engage dans une certaine relation avec le frère Chinois : Serait-ce dans une sorte de réduction de mon regard sur lui à un regret qu'il ne soit "pas encore" chrétien ? Serait-ce avec une sorte de pensée secrète refuge : de toutes les façons, à la fin de l'histoire, je serai du côté des gagnants ? Non. Je constate que c'est toujours quand j'ai été en situation de vulnérabilité forte, d'incompréhensibilité, de dépen-

dance imprévue de mes hôtes Chinois que j'ai vécu la rencontre. C'est quand je ne savais pas les mots qu'ils sont venus. C'est quand la culture, le langage ne fonctionnaient plus ou si mal que quelque chose a été tracé comme un trait d'aquarelle, dessinant l'homme que nous nous révélions être l'un et l'autre, l'un à l'autre, l'un pour l'autre, le Chinois et moi.

Où fonder des expressions du chrétien Yves Burdelot comme : « *Humain véritable, authentique, vrai...* » ? « *Est chrétien celui qui devient homme* » Quel est son rêve sur l'homme ? La proposition chrétienne risque de n'être qu'une proposition éthique, une question de bien agir. « *La bonté seule peut rendre humain* ».

L'homme ne fait pas que produire son humanité, il la reçoit. Recevoir, accueillir... cela pose l'humain dans une altérité. Il faut s'asseoir dans le creux de soi, dans sa faille intérieure. Le plus difficile est sans doute là : se déchausser et faire le détour du sens, aller vers le buisson où se dit qui est.

C'est là sans doute, dans la difficulté, que l'homme Chinois me paraît avoir à se déchausser, à se détourner, à se reconnaître en faille, que je reçois l'essentiel de la leçon chinoise.

La difficulté du frère Chinois m'adosse à la mienne propre et lentement me conduit à dépayser

mon christianisme de mon pays culturel, de ma compréhension de la révélation comme un papier à musique, un “djà-là – pas encore”, un continuum historique.

De **Zhuang Zi**, vers - 350 : « *L'Empereur Jaune se rendit un jour au nord de la Rivière Rouge, escalada le Mont Kun Lun et du regard embrassa le sud. De retour chez lui, il s'aperçut qu'il avait perdu sa perle obscure. Il chargea Connaissance d'aller la retrouver, mais ce fut en vain. Il envoya Vue Percante, mais elle revint bredouille. Il envoya Dispute, qui ne la trouva pas plus. Il envoya finalement Sans Rien, qui la retrouva. "Étrange, se dit-il, que ce soit Sans Rien qui l'ait retrouvée !" Sans rien, déchaussé... se tenir dans sa "faille".*

Dans la faille, il y a "altérité"

Plutôt que penser l'homme tendu vers la perfection, il faut le replacer dans la relation à l'autre. L'historicité de l'homme se trouve dans son être en relation. C'est bien dans la relation à l'autre que l'on éprouve son humanité. Pour Lévinas, c'est à partir du visage de l'autre que tout recommence.

Dans la faille, il y a "recevoir"

Il y a aussi le recevoir, l'accueillir. « *Le devenir humain serait-il qu'il nous est donné de...* » écrit Burde-

lot. Entrer dans l'altérité et reconnaître l'interdit, c'est devenir héritier, se situer dans l'attitude de celui qui reçoit et pas seulement celui qui façonne l'histoire.

Altérité et recevoir : en France, on n'a que des différences : « *Toi c'est toi, moi c'est moi* ». L'altérité y est difficile à cause de la différence. En Chine, l'altérité est difficile à cause du “même”. Dans les deux, recevoir est un enjeu. Mais qu'est-ce que recevoir ? Est-ce d'un autre que je reçois ?

Bien des gens de nos sociétés ne veulent pas être en contact avec l'autre. Il y a refus d'altérité. Ceci est lié au refus de se reconnaître “mal – humain”, pécheur, et de recevoir un pardon. De la même façon, beaucoup sont enfermés dans la psychologie du : « *Je ne changerai jamais. Je suis comme ça* ». Cette attitude face aux autres et à soi-même traduit la disparition de la notion de mal ou de péché, comme quelque chose d'extérieur dont l'homme peut se libérer. Il y a là un enfermement.

Dans la faille, il y a "pardon"

La justesse d'une attitude chrétienne demande de faire toute sa place à l'humain, au vécu, à l'expérience, à l'histoire et de refuser de s'en “éva-der”. À trop vouloir mettre la main sur l'horizon, il n'y a plus de chemin. Il faut laisser se redire à nous

tout le parcours de Jésus, dans toute son amplitude, le “mort sous Ponce Pilate”, dans le temps, dans l'histoire. Rester dans la glaise de l'aujourd'hui...

Lévinas, en 1934, voyant la montée du nazisme, insistait sur l'irréversibilité du temps et de l'histoire, en disant que l'homme avait la liberté de supprimer cette irréversibilité par le pardon. Dans la foi chrétienne, le pardon est donné de façon inépuisable et avec lui est fondée l'espérance tenace. Ce n'est pas un produit de l'éthique, c'est un “reçu”, un don. Le caractère inépuisable du pardon et de l'espérance ne propulse pas à nouveau la foi chrétienne dans l'évasion religieuse, hors de la glaise, parce que pour en vivre il faut se tenir dans la radicale humilité de l'histoire, du chemin de croix, dans le “maintenant”, dans un présent éternellement présent.

Le pardon rencontre l'expérience de la culpabilité, de l'écrasement par le poids des fautes et des péchés qui indique un enfermement à cause d'une compréhension du mal qui ne le met pas à distance de soi.

La sortie de cet enfermement est une demande de recevoir qui prépare à l'accueil de l'amour (de “dieu”) là où l'on ne s'aime pas et où l'on n'aime pas. Accepter de recevoir, accepter le pardon.

Il ne s'agit pas de nier le péché en soi ni l'objectivité du mal qui existe au-delà de l'acte de péché. Le péché dont sauve la croix du Christ n'existerait pas s'il n'y avait pas le pardon.

Le pardon et l'espérance sont probablement le lieu de la justesse de l'attitude chrétienne, donc de sa pertinence pour le monde, et pour les frères humains de Chine en particulier. La nouveauté du Second Testament est d'appeler à accueillir le pardon comme quelque chose qui est au départ... au départ de tous les premiers testaments de l'humanité.

La révélation est un ensemble, un langage non-fermé. C'est le “sans rien” de la très ancienne pensée chinoise. Il y a quelque chose qui échappe, une faille où viennent se nourrir les chrétiens, quelque chose qui ne peut pas être pris en charge par les cultures, des fissures qui sont d'ailleurs “gardées” dans la liturgie chrétienne. La plus forte est la liturgie des jours saints qui laisse vide le tabernacle, qui met en histoire l'Absent du Samedi.

Dans ma leçon chinoise, c'est cela que j'apprends : y être chrétien, homme de l'Évangile, c'est y raconter l'Absent du Samedi et faire exister une expérience de libération qui naît d'une faille.

Quand quelque chose se dit, quand l'un et l'autre, le chrétien et son contemporain le Chinois

se rendent compte que quelque chose s'est dit, c'est quand il y a des ruptures, donc des jointures, des décalages. C'est dans les joints que "ça parle", quand les catégories sont à leur limite, quand les cultures sont au bout de la culture.

Pour illustrer ce point, voici une réflexion à partir de la difficulté douloureuse en Chine de la "réconciliation" entre la Chine et le Japon : Quand j'en parle avec des amis Chinois, je leur suggère que la difficulté vient de la dimension réciproque de la réconciliation. Les Chinois citent souvent en exemple la réconciliation franco-allemande. La Chine est-elle disponible pour cette réconciliation ? La question n'est pas uniquement du côté japonais. C'est sur cette question du pardon que mon collègue chinois Y, considérant par ailleurs les religions comme inutiles ou faiseuses de guerres, m'a dit qu'« *il reconnaissait au christianisme cette valeur d'être capable du pardon.* »

La croix, faille par excellence de l'expérience humaine, est le point culminant de l'itinéraire d'incarnation de Dieu en Jésus, son fils. Cette incarnation va jusqu'à sa faille, son silence. Disciples du Christ, nous voulons sans cesse revenir à cette incarnation et vivre de son mouvement. Là, dans le quotidien partagé avec l'autre qui ne sait rien de la foi chrétienne, nous ne sommes pas invités à pren-

dre la parole (chrétienne) mais à un mouvement de respect, d'affection, mouvement de l'amour dans la contemplation du frère humain, du frère Chinois. Nous sommes sans parole, ni de sa part ni de la nôtre, avec simplement quelques balbutiements qui ne savent pas vers où ils peuvent aller !

À Jérusalem, le procès final de Jésus n'a pas été fait dans le cadre symbolique du temple, du religieux, ni dans son vis-à-vis séculier, le cadre symbolique du palais du pouvoir, du non-religieux, mais sur le dallage, dans un troisième cadre symbolique où il n'y avait pas de "position de principe", pas de "jugement nécessaire"... Les tenants de ce paradigme n'ont pas de "discours". Le lieu de la foi chrétienne, du salut en Jésus-Christ, de la résurrection, est le dallage, non-lieu institutionnel qui interroge autant l'Église que les gestionnaires de la société, autant le catéchète que l'instituteur. C'est bien là que j'en suis moi aussi, qu'est ma vie "décalée", détournée sur les dallages de Chine.

Sur le dallage nous sommes à l' "ecce homo", dans l'ordre de l'échec, vaincus, ni au temple, ni au palais de Pilate, au non-lieu des paradigmes religieux et politiques, au lieu commun où aucune parole n'est prête, là où se dit et s'entend, en toute justesse : « *Voici l'homme !* » •

En Algérie

Après des années en Égypte, puis vicaire général de la Mission de France, Jean travaille à Alger depuis l'an 2000. Il y est responsable de l'Équipe de Mission.



par Jean TOUSAINT
prêtre de la Mission de France

Quel est le fait qui m'a le plus provoqué cette année, comme homme, étranger, chrétien, prêtre envoyé en Algérie ? Paradoxalement, c'est la rencontre de quelques jeunes algériens désirant devenir chrétiens. Si je choisis ce fait, plutôt que la rencontre avec tel ou tel algérien musulman, représentatif de la quasi-totalité du peuple algérien, c'est qu'il représente comme un grain de sable qui enraye ce qui me semble avoir représenté jusqu'à aujourd'hui la justesse de l'attitude de l'Église qui vit en Algérie.

Cette attitude a été forgée par une succession d'épreuves qui ont contraint l'Église à se dépouiller, des épreuves relues à la lumière de l'Évangile et assumées spirituellement et théo-

logiquement. J'énumère simplement quelques étapes de ce chemin :

- le choix fait par quelques-uns de sortir de la bulle des colons, d'aller vers ceux que l'on appelait les "indigènes" pour apprendre à les connaître ;
- le choix risqué fait par quelques-uns de soutenir la lutte des algériens pour l'indépendance ;
- le choix de rester sans se joindre au flux des rapatriés ;
- le dépouillement consenti de la plupart des œuvres et bâtiments ecclésiastiques nationalisés et l'engagement dans les structures algériennes, avec la démaîtrise que cela requiert ;
- l'amenuisement progressif de la communauté ecclésiastique, après le départ des coopérateurs, jusqu'à devenir une Église sans peuple propre, composée majoritairement de prêtres et de religieuses ;
- enfin le choix de rester encore, malgré la peur, malgré les assassinats.

Je n'ai vécu aucune de ces étapes et j'éprouve un grand respect pour celles et ceux qui les ont traversées. Je me reconnais comme leur héritier. De toutes ces étapes, vécues par la même génération, résulte une attitude exemplaire, celle d'une

Église affrontée au défi d'exister comme minorité croyante, dans un pays dont la religion officielle est l'Islam. Il est difficile de résumer en quelques mots cette attitude, sinon en rappelant qu'elle a contribué à ériger la rencontre de l'autre en sacrement.

C'est ici que je reviens au grain de sable. En effet, rencontrer des algériens qui demandent à être baptisés, alors qu'ils sont sensés être musulmans et être rencontrés comme musulmans, cela perturbe l'attitude qui m'a été transmise.

1) Le premier point d'étonnement, c'est que ces algériens n'ont pas reçu l'appel du Christ par l'intermédiaire de l'Église reconnue en Algérie, mais, dans la plupart des cas, par le biais des ondes, radio ou télé, financées par des capitaux occidentaux, particulièrement outre-atlantiques. Cette télé-évangélisation avec laquelle nous ne sommes pas très à l'aise ! Tant de vies données, une telle somme de témoignages, et pourtant la parole a pris un autre chemin. Il y a de quoi être désarçonné !

2) Le deuxième point de vacillement, c'est que ce phénomène remet en cause le pacte qui permet à l'Église d'exister en Algérie : la

tolérance de sa présence en échange de l'engagement à ne pas faire de prosélytisme. Une forme moderne du statut traditionnel de "dhimmis" conféré aux chrétiens et aux juifs en terre d'Islam. L'émergence de ces nouveaux chrétiens, qui s'affichent ouvertement et se mettent à annoncer publiquement l'Évangile, compromet ce pacte et fait planer une menace sur la présence de chrétiens étrangers en Algérie. En outre, elle bouscule la compréhension de la mission telle que l'Église l'a patiemment forgée en terre d'Islam.

3) Le troisième point d'ébranlement, c'est que la plupart de nouveaux chrétiens ne souhaitent pas rejoindre les communautés catholiques. Ils ne se sentent pas chez eux dans l'Église que nous formons. Leurs pasteurs improvisés les exhortent même à ne pas trop nous fréquenter !

- cela nous renvoie en pleine figure à quel point, malgré son intense effort d'inculturation et d'implication dans la société algérienne et le brevet de citoyenneté qu'elle a acquis par son partage du destin du peuple algérien, notre Église reste étrangère ;
- cela pose la question de la relation entre une Église du témoignage, majoritairement étran-

gère et sans relève locale, et une Église de l'annonce, majoritairement algérienne.

Il faut cependant voir plus large. Ce petit grain de sable nous appelle à modifier notre regard d'ensemble et notre relation au peuple algérien.

1) Si quelques algériens font la folie, libre et terriblement risquée, de devenir ouvertement disciples de Jésus, c'est que tout le peuple est travaillé de l'intérieur, c'est qu'il se passe quelque chose à l'intérieur même de l'Islam des algériens. Une émergence du sujet croyant, qui ose sortir du prêt à croire, qui ose poser des questions, émettre des doutes, engager un chemin personnel. De cela nous avons de nombreux témoignages. C'est donc l'appel renouvelé à être témoin attentif du travail de l'Esprit en Algérie.

2) Ce petit grain de sable appelle à quitter la vision caricaturale de blocs posés face à face et à comprendre que l'Histoire est beaucoup plus complexe et dense que nos visions schématiques. Dans le cas de l'Algérie, cela nous rappelle que :

- culturellement nous sommes issus du même berceau de civilisation ;
- géographiquement nous sommes riverains de la même mer ;

- historiquement nous sommes passés par le même moule gréco-latin (l'Algérie était chrétienne avant la Gaule).

Peu à peu, après d'intenses échanges, Maghreb et Europe ont changé d'orbite culturelle. Leur parenté s'est comme retirée, au profit de la différence et les imaginaires collectifs se sont chargés de souvenirs opposés : la conquête islamique, les croisades, les corsaires, la colonisation, la guerre de libération... jusqu'à oublier que nous sommes voisins, parents et réciproquement redevables.

Je ne sais pas jusqu'où ira ce petit grain de sable. Ce sera peut-être un événement sans lendemain. C'est en tout cas l'occasion pour l'Église (catholique) d'Algérie de s'interroger sur la justesse de son attitude chrétienne. Une assemblée interdiocésaine des délégués des quatre diocèses se tiendra du 22 au 25 septembre prochains à Alger et je la confie à votre prière.

Pour terminer, une petite anecdote. Sur une colline qui domine la baie d'Alger s'élève une basilique, celle de Notre Dame d'Afrique. Devant cette basilique, il y a une statue massive tournée vers le Sud, celle du cardinal Lavignerie. Pour ceux qui ont érigé cette basilique, le symbole était clair : c'était un pied mis sur la terre d'Afrique, en vue de sa (re)conquête au christianisme. Au Maghreb, l'histoire s'est chargée de modifier ce rêve. Et les fils et filles du cardinal Lavignerie, les Pères blancs et les Sœurs blanches, ont été des moteurs de ce chemin d'ouverture, de rencontre et de dépouillement dont j'ai parlé. Depuis, la statue a été bien abîmée par les ans. Après l'Indépendance, on lui a coupé le bras, celui qui tendait la croix... Dernièrement, un haut responsable algérien a proposé à l'évêque de restaurer la statue, mais cette proposition généreuse nous a mis dans l'embarras : Quel bras remettre ? Celui qui porte la croix ? Faut-il la remplacer par un livre ? Ou par une simple main tendue, désarmée ? •

NA HORA ESCURA DO AMANHECER

À l'heure sombre de l'Aurore

Poème de Mgr Pedro-Maria CASALDALIGA,
évêque de Sao Felix de Araguaia, Amazonie, Brésil.

Voilà quatre ans déjà que le vingt et unième siècle est né. Et le monde continue cruel et solidaire, injuste et espérant.

La guerre est encore là, et le Pouvoir aussi ; et le pouvoir a inventé la guerre préventive.

Le monde se divise toujours et pour le moins en trois : premier, troisième et quatrième.

La faim, la pauvreté, la corruption et la violence ont augmenté ; mais aussi la conscience, le refus, l'organisation, la volonté déclarée pour une alternative explicite.

Ce sceau mystique que Rahner a prophétisé pour ce siècle nouveau apparaît, sans doute, sur beaucoup de visages, en confusion et en dialogue aussi.

Les religions deviennent pluralisme religieux, et deviendront vie communautaire et échange.

La Foi éclate en mille noms et mille échanges, et la foi vécue fraternellement deviendra l'immense support de l'Espérance humaine.

Dieu est en vue.

Dieu est en vue pour l'Humanité nouvelle.

Il existe une croissance incontrôlable, un désir de changement. À travers messages, forums, rencontres, la consigne de base demeure : « *Nous voulons autre chose* ».

Nous voulons un autre monde, parce qu'un autre monde est possible, qu'il est nécessaire, qu'il est urgent.

Un monde unique, "UN", sans premier ni troisième, sans empires et sans génocides, sans profits sanguinaires et sans exclusions désespérantes. Nous voulons une autre Amérique, concrètement ici, nous disons, sans dominations et sans ALCA (Accord du libre commerce des Amériques), en union fraternelle.

Nous voulons une autre Église aussi, sans "classes", sans centralismes, sans querelles de clocher.

Dans le monde, cette volonté de changement s'exprime symboliquement dans le Forum Social Mondial et dans les

Forums Régionaux. Chez nous en Amérique, le changement le plus significatif s'appelle « *Construction collective à partir de la base* », espérance qui se projette sur tout le continent.

Dans l'Église, les inquiétudes convergent vers la proposition d'un futur Concile qui semble inopportun à certains esprits rétrogrades, et qui pourtant traduit très ecclésiatement la volonté de beaucoup d'être et de faire une autre Église : plus proche des pauvres du Royaume, plus inculturée, plus samaritaine, plus synodale, plus en coresponsabilité, plus fraternelle. Ce n'est pas une opportunité que de rêver d'un troisième Concile de Vatican ou d'un premier concile du Mexique ou de Bombay asiatique...

La vérité c'est que nous sommes fatigués de la domination et du manque de transparence, dans les sphères publiques et dans les secrets des sphères communautaires.

Ce monde qui est le nôtre et notre cœur si mauvais en apparence, portent une charge profonde de bonne volonté, de soif de vérité, de faim de vivre et de Dieu. Les signes des temps, malgré les "contre-signes", sont plus lumineux, et remplis d'Espérance comme le dit le proverbe sefardi : « *L'Heure la plus obscure c'est quand va poindre l'aurore.* » •



Vivre en chrétiens aujourd'hui

**Anne est journaliste à
Bayard-Presse, et collabore
à des revues jésuites.**



par Anne FURST

Il m'a été demandé de vous écouter d'abord. De vous entendre aussi, avec une oreille toute personnelle. Et de vous livrer enfin « *échos, rebonds, pointes, chocs ou pics* », dans la mesure de ce qui pourrait aider la Communauté Mission de France : « *Écoutez et relancez notre marche, ayez une parole libre et critique !* ».

Trois bonnes nouvelles, une question

Au point de départ de votre session et de mon écoute, j'ai entendu trois "bonnes nouvelles" et je me suis posée une question. Premièrement : « *la tâche d'intelligence de la foi n'est pas*

réservée aux spécialistes, a affirmé Mgr Gilson en nous accueillant. *Elle est de la responsabilité de tout missionnaire* ». Deuxièmement : vivre heureux et faire des heureux est la meilleure façon de préparer les chemins du Seigneur et il nous appartient de « *faire retentir le mot heureux de manière crédible* », a invité Serge Baqué dans son intervention inaugurale. Et troisièmement, dans le même exposé : le Christ toujours répond à nos questions, mais toujours il le fait en nous libérant de la part de narcissisme qu'elles portent. Ce décentrement nous guérit ! « *Qui donc est mon prochain ?* » Et à cette question, Jésus répond : qui a été le prochain du Samaritain laissé pour mort en bordure de route ?

C'est une question, précisément, qui m'est venue à l'esprit en entendant Serge Baqué définir la vocation de la Mission de France comme étant de « *vivre avec des gens qui ne partagent pas notre foi* » : n'est-ce pas désormais le lot de presque tous les baptisés ? Alors : et vous, Communauté Mission de France, quel est le décentrement que vous propose le Christ aujourd'hui ? Y répondre est sans doute l'un des enjeux de votre volonté de « *travailler à la justesse de l'attitude chrétienne* ». Ce travail demande de prendre en compte simul-

tanément les dimensions personnelle, relationnelle et sociale de notre foi chrétienne, de questionner la vérité de notre relation à nous-mêmes, aux autres, à la société et au monde. Dans l'histoire personnelle de chacun des participants comme dans l'histoire sainte de la Communauté Mission de France, "l'ajustement" à entreprendre et à accueillir est lieu de conversion. C'est une chose qui m'a particulièrement touchée en écoutant vos échanges.

Détresses et désarroi, lieux de conversion

« *Quelque chose va naître !* ». Cri du cœur d'une participante durant un carrefour. « *Ce n'est pas possible autrement, sinon c'est la fin du monde !* »

À plusieurs reprises durant ces quatre journées, j'ai entendu des expressions de désarroi : récits de traversées éprouvantes, évocations du « *gouffre du non-sens* », vertiges du désenchantement. J'ai entendu des mots comme « *effritement* », « *écroulement* ». J'ai entendu l'écho d'une impuissance grandissante face aux évolutions du monde, celui des impasses dans lesquelles se sont échouées les « *espérances collectives* » d'hier. Et pourtant, confessait quelqu'un en redisant ces pa-

roles d'apôtres, « *À qui irions-nous ?* ». Oui, Seigneur, à qui donc irions-nous ? Certains racontent aussi que ces détresses et ce désarroi peuvent être les lieux mêmes de notre conversion. « *Ma théologie qui fonctionnait bien s'est cassée la gueule*, dit un participant, prêtre de la génération des anciens. *La formation que j'ai reçue est en total décalage avec la réalité : face au monde d'aujourd'hui, on est impuissant ! Mais là se joue une conversion. Là où les choses s'effritent, il y a un chemin possible : apprendre à marcher avec les gens qui sont là, mais marcher ; prendre la mesure de ce qu'est marcher avec ceux qui n'ont pas de repères ; épouser cela sans s'y enliser.* »

Être croyant ne nous rend pas maître du sens de notre vie. La question de la justesse de l'attitude chrétienne nous renvoie à cette vérité qui est la vérité de notre foi, pauvre et nue de toute solution pour le monde. Beaucoup parmi vous l'on dit : c'est au lieu de cette blessure que se révèle le visage inattendu d'un Dieu dont la seule toute-puissance est de nous chercher sans répit. Dans cette perspective, le non-sens éprouvé peut devenir lieu de conversion. Et de ce point de vue, une chose d'importance s'est jouée entre vous ces jours-ci au regard de laquelle l'expression d'« *Église pauvre et servante* » n'est pas une figure de style.

Des lames de fond emportent notre culture vers de nouvelles valeurs

Pour, comme le disait l'un d'entre vous, « *apprendre à marcher avec les gens qui sont là* », il nous faut comprendre les lames de fond qui traversent notre société. Elles ne sont ni bonnes, ni mauvaises en elles-mêmes. Elles peuvent être lieux de vie ou lieux de mort. Place du corps, des sensations et du ressenti ; valorisation de la convivialité et des solidarités "immédiates" ; aspirations à l'épanouissement personnel... : les valeurs de notre société, emportées par des mutations culturelles profondes, bougent, changent, se déplacent et nous déplacent.

Une clé pour comprendre ces mutations réside dans l'individualisme. Les chrétiens ont tendance à le condamner, au nom d'une morale du devoir de chacun vis-à-vis de tous. Or l'approche moralisatrice peut empêcher l'appropriation des situations : comment ferons-nous retentir l'annonce du Christ libérateur dans la langue de nos contemporains si l'on juge a priori l'individualisme synonyme d'égoïsme ? Il s'agit d'un fait culturel, d'une réalité historique : les parcours de vie et les itinéraires sociaux sont de plus en plus individualisés, les légitimités institutionnelles faiblissent,

la société s'atomise ; chacun bricole son identité personnelle. Désormais, celle-ci n'est plus fournie "comme naturellement" par les institutions d'appartenance : familles, Église, mouvements, syndicats, partis politiques... Dans les années 50, un jeune Jaciste par exemple, disposait d'un "capital identitaire" qui couvrait le domaine professionnel, social, religieux et qui lui ouvrait tout un univers d'appartenance, jusque dans le champ politique national. C'est très précisément cette intégration symbolique de chacun dans la société à travers des institutions de représentation qui est en crise.

Enjeux spirituels de la crise de la représentation

Voilà plus de quinze ans que l'on en parle de la crise de la représentation. Crise de la représentation sociale et politique, crise de la façon dont nous nous représentons le sens de notre vie collective : comment je me représente lié comme citoyen à mon pays, à mes concitoyens ; comment les collectifs auxquels je suis lié sont-ils "représentables" dans l'espace public et politique. La "crise du militantisme" en est une autre expression : pourquoi combattre pour avoir le pou-

voir de changer les choses si nous ne savons plus nous représenter à nous-mêmes en tant que collectivité ? On le sent bien, le problème n'est pas celui d'une désertion massive des organisations militantes pour cause d'égoïsme ! L'âge d'or du militantisme relève largement d'un mythe, mythe nourri par l'aphasie qui accompagne le désenchantement.

Ainsi, la crise de la représentation met en question tout à la fois le sens des combats politiques à mener, l'organisation psychologique de l'identité militante et sa reconnaissance par la société. De surcroît, pour toute une génération de catholiques, l'identification est forte, voire exclusive entre engagement chrétien et engagement pour changer la société. Et à cause de cette forte identification, la crise de la représentation et du militantisme devient aussi crise de notre justification par Dieu. En s'écroulant, l'échafaudage idéologique emporte avec lui jusqu'aux raisons même de croire et d'agir. Notre adhésion à un système idéologique ou théologique ne nous justifie plus. Un miroir se brise – celui où nous cherchons une image de nous-mêmes "en juste", comme un écroulement intérieur. Mais ce miroir brisé est aussi le lieu même où se joue notre

retournement le plus profond. Et la découverte que seul le Christ, le Juste ressuscité par le Père, nous justifie et nous ouvre à vivre, nous aussi, en justes.

Sortir des logiques mortifères

Dans certains discours, le recours au passé fonctionne, on l'a dit, comme référence à un âge d'or. Et au nom de cet âge d'or, le présent est proposé comme lieu de résistance puisqu'il importe de préserver les valeurs du passé en vue de construire, demain, une société plus juste et plus fraternelle. « *Mais alors* », a-t-on envie de rétorquer face à ce système de justification que nous empruntons tous un jour ou l'autre, « *pourquoi ne pas avoir profité de cet âge d'or pour changer le monde ?* » Car cette posture enferme plus qu'elle ne libère, défie plus qu'elle ne fait confiance, plus qu'elle ne donne la parole et ne donne d'agir.

Autre tentation que nous devons affronter dans notre façon de vivre le présent : celle de la plainte au sujet de notre société et des discours incantatoires invitant à une rupture avec ses valeurs. J'ai entendu ici parler d'une « *société mortifère et dépressive* ». Oui, mais encore ? Il faut

aller plus loin lorsqu'on émet un jugement aussi terrible sur ses contemporains ! Qu'est ce qui, précisément, dans notre société, est mortifère ou dépressif ? Pourquoi et comment ? Et qu'est ce qui ne l'est pas ? Ou rejetons-nous en bloc le point où notre société est arrivée ? La modernité porteuse de l'individu maître de ses choix, doué de conscience et de libre-arbitre, serait-elle malédiction pour l'humanité ? Ce qui reviendrait à valider "par contumace" les thèses anti-modernistes du début du siècle dernier...

Si ces deux postures sont mortifères, elles le sont parce qu'elles ne laissent pas place à un rapport vivant et vivifiant au présent. L'une le disqualifie d'emblée, par comparaison avec un passé enluminé et renvoie ce qui fait sens du côté de l'eschatologie. L'autre nous mène insidieusement vers un discours de malédiction vis-à-vis de nos contemporains, sans travail d'analyse des causes qui ouvrirait la possibilité d'agir, sans énonciation simultanée de tout ce qui est bénédiction dans la vie des personnes, des communautés, des nations. Il nous faut probablement réinventer notre rapport au présent, et le faire en osant se montrer insatisfait de "l'éloge de l'instant" que porte la vague des philosophies minimalistes. En

osant réinscrire notre espérance chrétienne dans sa dimension historique, cosmologique et universelle, et pas uniquement dans l'immédiat et le local.

Exister publiquement sans être identitaires

Est-ce sous la poussée de cet horizon qu'apparaît dans l'Église comme un besoin neuf de se manifester et d'exister publiquement ? Certains voient dans les JMJ une sorte de "Catho Pride", pour ne prendre que cet exemple emblématique. Mais que peut signifier aujourd'hui "exister publiquement comme chrétiens" ? Est-ce échafauder une contre-culture (même sympathiquement progressiste !), nouvelle justification de notre rôle dans la marche du monde, afin d'étayer une identité ecclésiale vacillante ? On sent bien le danger identitaire qui guette pareille entreprise ! Pour autant, les catholiques ne peuvent renoncer, simplement par crainte d'être identitaires, à mettre en œuvre une intelligence de leur rapport au monde.

Pour cette tâche, la dynamique de l'altérité est vitale : c'est elle qui permet de fonder une

identité chrétienne authentiquement évangélique. Et cette dynamique ne joue pas uniquement dans le registre du rapport aux autres cultures. Dans la "filière" qui a travaillé ici sur la dimension interculturelle, il a été question aussi du rapport entre hommes et femmes ou du rapport entre milieux sociaux. La dynamique de l'altérité s'enracine dans cette expérience fondamentale : qui laisse le Christ agir en lui sera emmené petit à petit vers un décentrement qui est aussi l'accès à son identité profonde de fils et fille de Dieu. Le Christ nous libère d'un "centrement" stérile sur nous-mêmes. En se rendant vulnérable à la différence de l'autre, l'expérience de l'altérité est une expérience d'ajustement à la vérité de notre humanité.

Vos échanges pendant ces quatre jours reflètent une interpellation particulièrement forte par l'Islam. Est-ce parce que l'Islam assume mieux que les Églises chrétiennes son statut de religion ? Ou bien parce qu'il rappelle aux chrétiens d'où ils viennent, de cette préhistoire de la laïcité qui nous est devenue tellement étrangère ? La confrontation à l'autre est une mise à nu des forces et faiblesses de notre propre identité ! Ainsi, en tant qu'Église, comment recevons-nous le

“besoin d’institution” qui, paradoxalement, re-fait surface dans notre société ? Concernant les questions bioéthiques ou de manipulation du vivant. Ou encore le mariage et la parentalité revendiqués par certains groupes de personnes homosexuelles. Ou la définition de la liberté religieuse et de la laïcité. Les Églises peuvent être sereinement présentes à ces débats. Elles disposent d’un critère, d’une clé, d’un horizon qui peut être largement partagé avec ceux qui ne sont pas chrétiens : promouvoir ce qui humanise, combattre ce qui déshumanise.

Choisir la vie

L’invitation à “choisir la vie” est présente, de diverses façons, dans de nombreux textes que vous avez produits. « *Nous cherchons à développer toutes les richesses humaines* », écrit l’un des groupes. Souvent, il a été question de la valeur fondamentale des liens d’humanité, quelle que soit la foi de l’autre. Ainsi, souvent l’impératif de justice réunit en deçà de la confession de foi ou de l’indifférence religieuse : « *Nous sommes saisis au plus profond de nous-mêmes par des situations d’injustice* », exprimait un participant. Il y a un enjeu

à se rendre vulnérable à ce saisissement, à « *une vibration partagée* » avec d’autres, non croyants. Comment aller plus loin pour cultiver ce “choisir la vie” et le concrétiser, dans nos vies et dans la vie de nos sociétés ? Voici quelques pistes que je partage avec vous :

- Nous pouvons développer des pensées, des pratiques (et pourquoi pas des théologies) de la **créativité et de la coopération**. L’enjeu ? Passer du “réagir” à “l’agir”, du “survivre” au “vivre”, de la rancœur à la révolte, de l’oubli au pardon. Je reprends volontiers à mon compte le titre d’un ouvrage de Miguel Benasayag *Résister, c’est créer*. Oui, nous devons inventer une résistance à l’atomisation contemporaine, à l’éparpillement et à l’effritement des liens sociaux ! Mais cette résistance doit être créativité, invention, construction, pas nostalgie et réaction.

- Dans cet effort, nous pouvons **puiser dans notre tradition catholique** et dans l’histoire de nos relations avec la société française. La pensée sociale de l’Église et les grands mouvements du siècle dernier auxquels les chrétiens ont participé à leur façon peuvent nourrir, par exemple, un réinvestissement de l’idée coopérative ou encore l’actualisation du principe de l’autonomie

du politique et du religieux, trésor pour l'avenir du monde.

• Plus particulièrement, nous n'avons d'autres choix que l'inventivité pour **répondre à l'impératif de justice** – justice sociale, économique, politique – impératif qui précède la recherche de l'attitude juste. Tout est tellement neuf dans le monde qui vient, monde aux économies globalisées, monde où les échanges d'images – symboliques ou non – sont devenus centraux. « *La fidélité, c'est une créativité qui a de la mémoire* », disait Xavier Thévenot. Quelle mémoire avons-nous de la justice de Dieu ? Comment serons-nous fidèles au visage d'un Dieu qui n'est pas un Dieu juge, mais le Dieu de justice ? Et comment ajuster à ce Dieu de justice notre combat concret, dans ce temps-ci et ce monde-ci ?

Choisir la vie, c'est aussi regarder le mal en face

Palestine ou Argentine, pour ne reprendre que des exemples de pays évoqués ici : il est des situations qui se dégradent irrémédiablement. On ne peut et on ne pourra plus revenir en arrière. La casse, irréparable, accablera les généra-

tions qui viennent. C'est là une chose terrible. Qu'il est difficile de regarder en face la destruction à l'œuvre sans craindre de se noyer dans la désespérance ! Mais si nous ne le faisons pas, comment serons-nous fidèles à la vérité de l'annonce du Christ ?

Ainsi, un groupe invite à « *Quitter une théologie de placage* (de la résurrection) *pour une théologie de passage* ». J'ajouterais à cette invite une seconde : ne nous contentons pas d'une "théologie de la faille". Soyons vigilants à ne pas construire nos réflexions sur une anthropologie dépressive, en convalescents du désenchantement contemporain. Parlons de force et de vulnérabilité, de blessures et de cicatrices. Mais ne restons pas en stationnement sur nos "failles", ne faisons pas des chrétiens des patients en thérapie spirituelle ! À la force de la question du mal et du péché répond la force du salut. Et le salut prend corps dès ici, dès maintenant. C'est ce dont parlent et ce que réalisent nos sacrements.

Un autre groupe parle de « *Se tenir, dans la durée, dans les lieux de fragilités* ». J'aime cette expression en ce qu'elle invite à ne pas vouloir se mettre à la place de l'autre, tout en lui étant entièrement présent, dans un temps long.

Elle reflète aussi l'importance prise par l'accompagnement, comme un "marcher avec" qui respecte l'identité de chacun. « *Le pauvre* », selon l'expression de certains, ne peut être une figure abstraite mais celui au côté duquel nous sommes convoqués à marcher, avec nos propres pauvretés. Et ceux qui marchent ensemble peuvent faire preuve d'une vigueur commune dans le refus des logiques de mort, s'entraîner mutuellement à être vigoureux dans ce refus. Agir dans toutes les sphères de la société, être tranchant et refuser la tiédeur. Oser choisir. Avoir une longueur d'avance. Préparer tout de suite la paix pour après-demain.

À l'arrivée, que sont devenues nos trois bonnes nouvelles... ?

« *La tâche d'intelligence de la foi n'est pas réservée aux spécialistes, mais est de la responsabilité de tout missionnaire.* »

La foi appelle une mise en route de toute la personne et de toute personne, ministre ou laïc, dans une recherche, avec d'autres. Cette tâche d'intelligence de la foi n'est pas un à côté de l'Église mais elle est en son cœur et appartient à

sa vocation missionnaire. En ce sens, la Communauté Mission de France fait signe à toute l'Église en témoignant que l'échange d'expériences et le travail de relecture, par leur qualité et leur vérité, peuvent être d'authentiques lieux théologiques.

« *Faire retentir le mot "heureux" de manière crédible.* »

Être heureux, c'est être vivant, grandir, être aimé et se découvrir aimé, toujours aller vers plus de vie et plus d'ouverture. Ce bonheur n'est pas synonyme d'absence de souffrance. L'invitation au bonheur fait écho à une quête contemporaine, mais de manière alternative : vivre heureux ne se décroche pas à la force du poignet ou à celle du porte-monnaie, comme le confessent les nombreuses injonctions d'épanouissement, d'équilibre et de réussite sociale que nous entendons quotidiennement. Dans la construction du bonheur, la justesse de l'attitude chrétienne réside en ce qui a été appelé "accordage" aux autres. « *Se laisser imprimer* », « *être poreux aux autres* », disaient des participants. Être heureux, c'est dans un même mouvement se recevoir des autres et se recevoir de Dieu.

Je demande « Qui est mon prochain » ? Jésus répond : « Qui a été le prochain du Samaritain laissé pour mort en bordure de route ? ».

Emploi, sexualité, santé : l'image que nous renvoyons aux autres est devenue une préoccupation centrale dans nos vies. Les ados rêvent d'être des stars. Les adultes veulent leur minute de célébrité. Le top ? Passer à la télé... Pour exister socialement, il faut une bonne image. Mais la per-

pétuelle recherche du miroir qui renverra la bonne image de soi est une prison ! Et à ce point précis, Jésus nous dit « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Et ce faisant, il nous révèle qu'il est, lui, le Fils du Dieu Vivant, notre prochain. Alors le miroir se brise, comme de lui-même. Nos baudruches se dégonflent. Et seul demeure le visage du Christ, le Juste, qui donne consistance, épaisseur, profondeur à toute chose. À nos vies. •

Point de vue d'un évêque

par Mgr Marc STENGER
évêque de Troyes

**Le Père Marc Stenger,
membre du Comité épiscopal
de la Mission de France,
participait à l'Université d'été.
Comme l'un des "Écouteurs",
il livre ici ses réactions.**



Un travail théologique (recherche commune et de synthèse personnelle)

L'économie d'ensemble de votre Université d'été manifeste que ce qui a pu être produit est le fruit de la conjonction d'une expérience spirituelle partagée et d'un travail d'élaboration théologique. S'il est difficile de mettre en mots une expérience, on peut essayer de caractériser le travail théologique qui a produit l'écriture des vingt-et-un textes de carrefours qu'il m'a été donné de lire :

- une théologie de la mission qui se construit en se nourrissant de la richesse des expériences rassemblées et de leur diversité.

- une théologie “brute”, issue de l’expérience historique, spirituelle, culturelle et humaine de chacun, sans le filtre de relectures savantes.
- une théologie qui ne veut pas donner lieu à des synthèses trop élaborées, mais qui invite chaque membre, chaque équipe, chaque communauté Mission de France à sa propre synthèse à partir
 - de convergences qui disent la Mission de France,
 - de diversités d’accents qui disent la richesse de la Mission de France dans son explicitation de l’attitude chrétienne.

Justesse de l’attitude chrétienne ou Ajustement permanent ?

J’aimerais faire plusieurs réflexions.

1) Y a-t-il une justesse de l’attitude chrétienne ?

Il vaudrait mieux parler d’“ajustement permanent”. Dans certains milieux chrétiens règne aujourd’hui plus que jamais une mentalité légaliste, en vertu de laquelle ils attendent de l’Église qu’elle déclare ce qui est conforme et ce qui ne l’est pas. Les évêques sont constamment mis sous

pression par ceux qui incarnent cette mentalité et sommés de dire une parole d’autorité et délier des labels d’orthodoxie à l’égard des comportements des chrétiens. Lorsque nous parlons de vérifier la justesse de l’attitude chrétienne il ne s’agit pas de cela, mais de nous dire pourquoi et comment les situations existentielles de nos frères humains interrogent notre foi et la provoquent au témoignage d’une Bonne Nouvelle de libération, de relèvement.

2) Ajuster son regard à celui de Dieu

Il n’y a cependant pas d’“ajustement” de contenu pour le chrétien par rapport à ce qu’est l’homme dans le regard de Dieu. Car ce regard est un regard “juste”, qui accueille, qui respecte, qui valorise, qui est source de croissance. Le chrétien doit ajuster son regard à celui de Dieu pour accueillir l’humanité blessée et souffrante comme l’humanité sauvée. C’est cette humanité là qui est la terre de prédilection de la Mission de France, une humanité qui ne se limite pas au monde de la précarité économique.

Ce que la Mission de France peut apporter à toute l’Église, c’est ce regard particulièrement attentif et pénétrant qu’elle porte sur les mondes

en attente. Il est bon qu'elle soit totalement disponible pour cela. La gestion pastorale ordinaire peut quelquefois indûment parasiter cette attention et cette solidarité et empêcher le regard de la communauté chrétienne sur le monde d'avoir la qualité du regard de Dieu. L'Église a besoin d'être aidée à ce regard qui ne signifie pas seulement un accueil de charité mais la reconnaissance du Royaume dans le pauvre. L'enjeu, c'est l'acquisition d'une méthode et d'un état d'esprit pour se situer dans le rapport au monde. On les acquiert par la pratique de la "relecture", en particulier la relecture de la Parole que Dieu nous dit à travers la situation des hommes qui sont victimes de l'injustice sociale, appel en creux du plein qu'est le projet créateur de Dieu.

3) Bien comprendre ce qu'on entend par "ajustement"

Il s'agit d'un ajustement permanent du regard comme lorsqu'on règle un appareil de photo pour l'accommoder à la vue qui est à prendre.

a) Ajustement par rapport à Dieu

Dieu n'est pas un produit fini de notre esprit. Nous avons toujours à le faire émerger du plus profond de notre existence d'homme où il

s'est incarné. Nous sommes invités à écouter sa vie battre au cœur de l'humanité. Il faut se méfier des paroles toutes faites sur Dieu : « *Dieu est amour* » « *Dieu aime l'homme* ». Ces paroles ne prennent sens et consistance que lorsqu'elles naissent dans une expérience d'accueil de la Révélation à travers le texte de l'Écriture reçu en Église, à travers l'autre rencontré, à travers une communauté partageant la même foi et la même espérance.

Cet "ajustement" est difficile, car nous sommes toujours dans une tension entre "consentement" et "résistance", une tension dont il n'est pas sûr que nous puissions et qu'il faille la surmonter.

La résistance du chrétien, c'est la résistance à tout ce qui peut broyer l'homme, c'est-à-dire plus profondément la résistance à tout ce qui ne procède pas de la justesse du regard de Dieu sur l'homme. "Résister" dans ce sens ne va pas sans création, sans participation à ce regard de Dieu et il n'y a pas de création sans une attitude de consentement. L'attitude juste c'est cette double attitude, dans une même situation humaine, de refus de ce qui n'est pas Dieu ou n'est pas son regard sur l'homme et d'acquiescement à ce que Dieu dit de l'homme et à ce qu'il dit de lui-même.

b) Ajustement par rapport à l'homme

Cette justesse est pour nous difficile à rejoindre. Si nous avons à dénoncer l'injuste, il nous faut toujours frayer les chemins de la justice. Si nous avons à résister à toutes les formes d'inhumanité, nous avons à faire naître une société humaine, solidaire et fraternelle. Ce double impératif, qui constamment nous tarade, nous fait prendre la mesure de notre "fragilité", qui pourtant n'est pas une limite, car dans le creux de ce que l'homme n'est pas encore, il y a déjà ce qu'il est.

L'Incarnation du Christ, c'est la prise en charge de ces fragilités, l'ouverture de chemins de valorisation de l'humain et l'appel à nous

engager dans des missions de veilleurs sur ces chemins.

On peut aussi noter qu'au bénéfice de l'ajustement de l'attitude chrétienne, la Mission de France, de par son positionnement au cœur du monde, peut convoquer l'éclairage des autres religions et l'expérience de ceux qui ne sont pas croyants et en faire tirer profit à toute l'Église. Car Dieu « *se révèle mystérieusement au sein des cultures et des religions, par les Écritures et les sacrements et dans l'opacité de toute communication* ». Sur ces chemins se dévoile un visage de Dieu dont nous savons d'abord ce qu'il n'est pas mais dont nous avons à découvrir qui il est. •

Justesse de l'attitude chrétienne,

justice, ajustement à l'humanité blessée et rapport aux autres

Félix Machado est théologien. De nationalité indienne, il est au Conseil Pour le Dialogue Interreligieux au Vatican. Il y est responsable du dialogue avec les religions d'Asie.



par Mgr Félix MACHADO

La foi de l'Église est un don. Chaque chrétien est invité à chercher à approfondir ce don. Cette recherche elle-même le conduit à trouver le sens de sa vie. Mais cette recherche n'est pas d'abord un projet individualiste. Elle est une démarche communautaire. C'est une tâche personnelle mais toujours insérée dans l'Église.

Une expérience de foi

Je vois l'Université d'été à Francheville (10-13 juillet 2004) comme l'Église tout entière à la recherche d'un approfondissement de la foi, non pas seulement pour les participants mais pour

toute l'Église répandue à travers le monde. Je crois que rien ne se passe pour quelques baptisés qui n'ait une signification pour toute l'Église qui est toujours le "Corps du Christ" dans ce monde.

À Francheville, des chrétiens se sont rencontrés. Ils étaient accueillis mais ils se sont aussi accueillis les uns les autres. Je suis venu du lointain, de l'Inde via Rome. En tant que chrétien, je suis allé vers l'autre pour l'accueillir. En tant que quelqu'un venant de loin, je me suis senti accueilli par mes sœurs et frères français.

Dans cette expérience de quelques jours de vie partagée, on se sent plein de foi, mais aussi dans le besoin d'être affermi au niveau intellectuel, consolé au niveau affectif, comblé au niveau du vide, interrogé au niveau du manque, défié au niveau de la complaisance et encouragé au niveau de la mission.

Les temps de prière commune et personnelle, les conversations informelles dans les couloirs, les débats et les partages de réflexion dans des carrefours, l'écoute intense de la parole d'autre, les temps de repas ou de pauses de café nous ont enrichis. Les liturgies de l'eucharistie nous ont nourris, nous ont donné notre identité et nous ont envoyés vers le monde entier.

Alors que mon rôle était qualifié d'"écouteur", j'ai été écouté avec attention, respect et attitude d'ouverture de la part de tous. Comme toujours, depuis ma première rencontre avec la Communauté Mission de France, je me suis senti un frère parmi tous : il n'y a pas de grands ni de petits, des gens qui savent faire et des gens qui ne savent pas, des gens d'honneur et gens "ordinaires", etc. Il y avait, bien sûr, des gens bien ancrés dans la foi et ceux qui cherchent encore ; les avancés dans la vie de la foi et ceux qui venaient de commencer. Mais les différences ne se voyaient pas car tous faisaient des efforts pour cheminer ensemble comme une communauté, comme une seule famille de disciples du Christ.

J'ai fort senti la présence du Christ qui était la raison de notre rencontre. Vous en témoignez discrètement. Dans mon travail, j'ai des occasions de participer à des universités de différentes familles chrétiennes : il y a deux ans, j'ai participé à la rencontre de Notre-Dame de Vie à Venasque ; l'an dernier j'étais à Valpré avec les familles des Assomptionnistes. Votre témoignage, bien que discret, est un autre type d'expression de la même foi vécue par diverses familles chrétiennes. Je suis resté impressionné par cela.

À propos de la méthode

La foi de l'Église est toujours vécue selon des expressions marquées par les situations concrètes des fidèles. Une foi unique est vécue par les chrétiens, d'hier et d'aujourd'hui, qui ont trouvé un sens profond à leur vie dans cette même foi. Une foi inspirée par la Parole de Dieu, exprimée par les sacrements, affirmée dans la vie communautaire, continuée dans le service vers les plus démunis. Cette foi est approfondie dans nos échanges ces jours-ci. Quand nous nous sentions épuisés de nos forces humaines devant les problèmes de la vie quotidienne, nous sommes toujours revenus à cette foi. Elle est notre point de référence. Elle ne nous laisse jamais frustrés. Elle nous renvoie pour tout recommencer avec une fraîcheur neuve.

Au cours de ces jours d'université, ce n'est pas tellement la sagesse ou l'intelligence de quelqu'un, mais la simple foi de l'autre qui nous a soutenus dans notre démarche. Je pense que vous avez choisi de ne pas inviter de conférenciers renommés, vous nous indiquez ainsi que c'est la foi de mon frère et de ma sœur qui me soutiennent plus que l'intelligence humaine.

Votre thème : "Comment vivre chrétien aujourd'hui ?"

Notre réflexion sur cette question était limitée à trois aspects de notre vie quotidienne : justice, ajustement à l'humanité blessée et rapport aux autres. Les diverses occasions, pendant notre rencontre, nous ont encouragés à un examen de conscience. Les Évangiles, comme mesure et critères, nous ont aidés dans notre recherche. Ce n'était pas un exercice pour nous pousser à la culpabilité. Mais d'avoir bien reconnu notre faiblesse et notre péché, nous nous sentons encouragés à reconstruire notre confiance en Seigneur Jésus.

- **Le thème de la justice** me semble un vrai défi. On parle beaucoup de cela en Occident. Je dois dire que moi-même j'ai vu très peu de choses changer dans ce domaine. Au lieu de diminuer, je vois que l'injustice est en train de se diffuser partout dans le monde. Je suis très impressionné par des témoins qui quittent leur propre pays pour aller vivre en solidarité avec tous ceux qui sont les victimes d'injustice. Cette foi partagée par la vie de solidarité donne espé-

rance et joie aux pauvres et “Anawim” de Dieu. Il est nécessaire de se réunir dans des universités de ce type pour partager cette espérance et cette joie, pour s’encourager les uns les autres et être soi-même encouragé.

- Multiples sont les situations dans lesquelles nous trouvons l’**humanité blessée**. Souvent, ce ne sont pas les larmes qui coulent, résultat de la souffrance et de la peine qui nous font mal. Mais qu’il n’y ait personne pour verser des larmes auprès de ceux qui souffrent, que l’on constate une telle indifférence de la part de beaucoup vis à vis de la souffrance des autres, cela c’est plus dur à accepter. L’attitude chrétienne devant l’humanité blessée ne peut pas être autre que celle du Christ. Porter les fardeaux des uns et des autres donne sens à notre vie et à celle des autres. Il n’est pas rare que l’humanité se trouve blessée à cause d’injustices.

- La mission signifie : **aller vers l’autre**. Un chrétien qui reste enfermé en lui-même est une contradiction. Le mouvement d’aller vers l’autre est sans fin ; il n’a pas de limites. Bien sûr, il faut respecter l’autre. Comme Dieu, nous ne pou-

vons pas nous imposer à l’autre. Mais cela ne doit pas devenir une excuse pour nous et nous éviter ainsi d’aller vers l’autre. Nous sommes obligés de chercher les raisons pour lesquelles l’autre ne nous veut pas : nos préjugés, la mémoire encore non purifiée, des menaces, l’esprit de supériorité, etc.

Notre bonheur passe par la vie d’un autre. Je me demande ce qu’est le contraire du bonheur. Pas forcément le malheur. Peut-être “la mort” ! Une négation de la vie que Dieu nous donne. La foi nous éclaire sur le vrai sens de la vie – un bonheur de vie !

Il ne faut pas oublier que la foi est plus grande que notre cœur. Il ne faut pas la confondre avec notre vie ou la vie de l’autre. Ni moi ni l’autre ne sommes la mesure de la foi de l’Église. C’est pourquoi, nous nous laissons toujours interroger par la foi sans jamais nous décourager ni nous satisfaire de nous-mêmes. Car, il est parfois facile de ne se retrouver qu’avec des gens qui pensent comme nous.

L’Évangile est toujours la mesure et le critère par excellence de notre engagement chrétien et de notre vie.

Des questions

- a) Le bonheur est recherché par tous les êtres humains et promis par les autres religions, idéologies et philosophies. Quelle est la particularité du bonheur porté et promis par le Christ ? Quel bonheur, nous les chrétiens, portons-nous aux autres dans notre mission ?
- b) La mission aujourd'hui est aussi de re-proposer l'Évangile à tous. Mais il faut admettre que notre compréhension de l'Évangile s'est enrichie par notre rencontre avec d'autres cultures, religions, etc.
- c) Quelle attitude chrétienne aujourd'hui ? Enracinement solide dans notre propre foi et en même temps ouverture respectueuse vers l'autre. Ainsi construire une amitié avec tous, au-delà des barrières. N'est-ce pas cela le sens du dialogue interreligieux proposé par l'Église catholique ?
- d) Le fait d'être enracinés dans la foi ne nous empêche pas de nous convertir constamment au Christ qui est notre vie, notre vérité et notre chemin. Pour nous chrétiens, cheminer ensemble vers la vérité avec les croyants des autres religions a souvent pour résultat de nous donner d'approfondir la foi de l'Église.
- e) La mission nous est confiée. Elle ne nous appartient pas. L'Église elle-même est servante de la mission. Aujourd'hui beaucoup d'autres que des baptisés peuvent être partenaires de la mission salvifique du Christ.
- f) Dans la mission, nous ne pouvons pas ignorer le rôle de la "sainteté" (« *La sainteté est un témoignage de Dieu, pas de notre vertu* » – Serge Baqué). Aujourd'hui, la sainteté doit, en quelque sorte, être inculturée pour devenir intelligible et interpellante. •

**Prière
préparée par
le Carmel de
Mazille**

Oraison :

Dieu d'Abraham et des païens, Dieu des Juifs et
des Samaritains,

Dieu de Jésus-Christ,

Toi qui combles de biens les affamés et renvoies
les riches les mains vides,
nous te prions :

Ouvre nos yeux sur tout ce que nous recevons des
autres les plus différents

et fais de nous des pauvres, en esprit et en vérité.

Alors, nous deviendrons capables de voir aussi ceux
et celles qui, à nos côtés,

manquent du nécessaire pour vivre ou pour espérer
et de leur venir en aide, à la suite de Jésus ton Fils,
le Pauvre,

qui s'est donné lui-même pour que les hommes
aient la Vie, à jamais.

Merci

propos de Jacques PURPAN

vicair général de
la Communauté Mission de France



Une étape pour la Communauté Mission de France

L'étape de cette Université d'été appelle à la mise en route d'autres équipes de mission ayant en mémoire le capital d'expériences de nos Anciens, mais ayant le goût d'ouvrir leur propre chemin dans la découverte et la proposition de lieux de rencontre et de dialogue avec l'Homme d'aujourd'hui... et l'Homme de toujours.

Le monde change vite et, dans la foi et à cause de la foi, nous sommes stimulés à y faire notre trace. « *Seuls ceux qui ont le courage de marcher vivent tous les jours la certitude d'arriver.* »

Cette Université d'été va nous faire repartir différents : oui, d'autres que moi, au Havre ou

en Région parisienne, en Algérie ou à Nîmes, en Chine ou à Toulouse, vivent la même quête que moi, sont en communion avec ma recherche au service de l'Homme, pouvant être interpellés par l'Esprit des Béatitudes.

Toujours, dans l'histoire de la Mission de France, il y a ces points d'étape où chacun donne et reçoit de l'autre le retour de mission.

Nous pourrions être tentés de dresser définitivement notre tente sur une montagne confortable, mais c'est l'ailleurs qui nous intéresse parce que c'est l'aventure de Pierre, de Paul et des autres qui nous pousse à faire ce que nous faisons.

La suite à vivre

Pour les membres de la Communauté Mission de France : reprenons en équipe, en région, en réseau le contenu de cette Université d'été. Racontez-leur.

L'Église catholique a un gros capital : celui du témoignage des saints et des martyrs. Notre Église assume ces témoignages, avec parfois plus ou moins de bonheur, mais curieusement elle reste en déficit de Prophètes, en ce début de siècle.

Libérons notre parole, soyons libres dans ce que nous entreprenons ensemble et risquons...

modestement, sans donner de leçons, fidèlement. Cela peut être un charisme de mettre un petit caillou dans les pensées bien faites. Que notre voix, que notre musique soient originales parce que nos terrains sont peu connus, peu défrichés. Ayons une longueur d'avance.

N'est-ce pas ainsi, avec une grande liberté, qu'ont vécu à leur époque : Charles au désert, Thérèse au carmel, Madeleine dans les rues d'Ivry ?

Merci au Père Gilson

Je ne voudrais pas terminer sans que nous prenions acte de la présentation de la démission canonique de notre évêque, le P. Gilson. Il a fêté en catimini ses 75 ans.

Dans quelques semaines, si Dieu veut, après les Jeux Olympiques d'Athènes, il aura à ses côtés un autre évêque pour lui passer progressivement le relais. Nous fêterons alors son départ... mais pas en catimini !

Mais dès à présent, parce que c'est notre rassemblement le plus important de l'année, avec l'ordination de Henri Védrine le 2 octobre à Marseille, Georges Gilson, tu as le droit de recevoir maintenant et bruyamment tous nos applaudissements pour le Merci que nous te devons. •

Conclusions sous forme d'envoi

par Mgr Georges GILSON

prélat de la Communauté Mission de France



Nous avons bien travaillé. Nous avons fait l'expérience que notre Communauté pouvait écrire "ensemble" non seulement ses convictions, mais sa recherche théologique. Nous avons fait la démonstration que la méthode dite inductive était notre chemin. Notre bon chemin. Merci à toutes et à tous pour leur engagement. Merci à Christophe Roucou et à ses collaborateurs et collaboratrices. Merci.

Je vous envoie... Aux frontières. Au-delà... C'est toujours un risque pour la Foi chrétienne ; c'est une aventure spirituelle. C'est une invitation forte à travailler à la "justesse de l'attitude chrétienne". Je vous invite à poursuivre... Je

l'exprime autour de cinq "paroles", verbes d'action.

1°) FONDER des lieux. Dans notre Manifeste, – qui se veut être un appel largement donné –, nous annonçons trois lignes de recherche et d'action missionnaire : • travailler à la justesse de l'attitude chrétienne • vivre l'Église aux lieux de la rencontre et du dialogue • interpréter la foi chrétienne pour aujourd'hui.

Il nous faut maintenant mieux réaliser la deuxième ligne : contribuer à ouvrir des espaces de rencontre et de dialogue, conviviaux, où se partage la recherche d'humanité, où la tradition de chacun est bienvenue, où s'invente une expression symbolique. C'est sur le terrain que nous découvrirons les harmoniques de notre discours théologique et que nous saurons entendre la Parole de Dieu. La vie des Équipes est nécessaire ; c'est le lieu de la relecture et du partage, du soutien et la célébration du Mystère de Dieu qui se donne... Mais il faut sortir et aller là même où se joue la rencontre. Certes, l'existence quotidienne – notamment dans la vie professionnelle –, est l'espace habituel, normal, premier, cependant nous devons faire aussi ces

fondations originales de la rencontre et du dialogue. Je demande qu'on travaille à réaliser dès maintenant ce deuxième engagement de notre Manifeste.

2°) Ouvrir la Bible. RELIRE le chapitre troisième de l'Évangile de Saint Jean : le dialogue de Jésus avec Nicodème. Il nous faut reconnaître de l'Esprit. Nul n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme... « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique...* etc. ». Je n'en dis pas plus.

3°) ACCUEILLIR. Nos témoignages sont "graves". Parce que les situations que nous vivons et dont nous sommes solidaires avec d'autres, sont aujourd'hui pesantes et déroutantes. Mais aussi parce que nos vies, comme notre expérience, ont du poids, de la valeur, de la luminosité. Nous sommes plus sensibles aux manques et aux déficiences qu'à la positivité des êtres et des choses. Nous avons des yeux pour voir : nous devons souvent réapprendre à applaudir. « *Et Dieu vit que cela est très bon...* ». Je cite divers secteurs : le travail admirable des Sciences, les joies de l'amour, la vie familiale, le service pasto-

rale et la beauté des liturgies, la réconciliation et le don du pardon, notre fraternité, le sacerdoce reçu, l'altermondialisation etc.

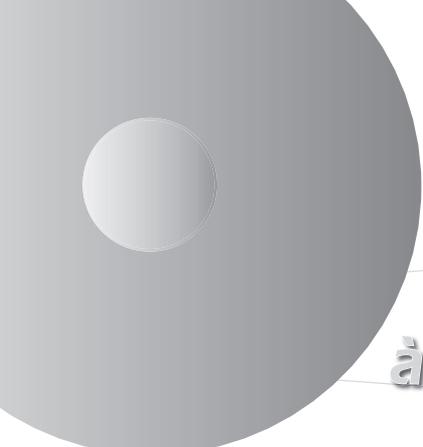
4°) VIVRE AVEC. Ce n'est pas un slogan ! C'est notre expérience. C'est ce qui nous donne le droit, le devoir de la prise de parole au sein même de l'Église. Le Concile Vatican II a dit des choses importantes en ce domaine. Je souhaite que vous soit proposée la lecture "transversale" que nous avons faite d'un court passage du décret "Ad gentes", n° 10, 11, 13.

Je cite : « *Pour qu'ils puissent donner avec fruit ce témoignage du Christ, (les chrétiens) doivent se joindre à ces hommes par l'estime et la charité, se reconnaître comme des membres de ce milieu humain dans lequel ils vivent, avoir une part dans la vie culturelle et sociale au moyen des*

divers échanges et des diverses affaires humaines ; ils doivent être familiers avec leurs traditions nationales et religieuses ; découvrir avec joie et respect les semences du Verbe qui s'y trouvent cachées... ».

5°) CRIER. Certes, nous savons la règle de l'enfouissement et la nécessité du silence et de la présence (cf. Matt. 6) ; mais les temps demandent que nous ayons le courage de proclamer. Tout au moins dans l'Église elle-même. Comme le rappelle l'Évangile, il faut d'abord nous nourrir aux trois tables : la table des pauvres, la table de la Parole, la table de l'Eucharistie. Bref réaliser la dimension diaconale de l'Église dont nous sommes. Alors nous serons les "prophètes" dont le monde attend le cri et la plainte semée d'espérance !

« *Joie, joie, joie... Pleurs de joie !* ». •



Avez-vous pensé à renouveler votre abonnement ?

Amies et Amis,

Nos meilleurs souhaits vous accompagnent avec ce dernier numéro de l'année 2004.

Vos abonnements permettent à la Lettre aux Communautés de poursuivre sa route.

Nous remercions chaleureusement celles et ceux qui nous aident à la faire connaître.

Bien cordialement.

Le Comité de rédaction

BULLETIN D'ABONNEMENT 2005

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2005**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire **30 €**

de soutien **38 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés **16 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire **13 €**

de soutien **24 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque **bancaire** **postal**

de : _____ **€**

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse :

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés. Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Imprimerie Moderne
89000 Auxerre
